

LECTURES

REVUE MENSUELLE CONSA-
CRÉE À LA CULTURE ET À
LA BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

NOUVELLE SÉRIE, VOL. XI

SEPTEMBRE 1964 - JUIN 1965



245 est, boul. Dorchester, Montréal

LECTURES

Revue de bibliographie-conseil
publiée tous les mois (sauf juillet et août) par le
Service de Bibliographie et de Documentation de Fides

Direction: R.P. Roland-M. Charland, c.s.c.

Rédaction: Rita Leclerc

Principaux collaborateurs: H.-P. Bergeron, G.-M. Bertrand, c.s.c., J.-M. Barrette, G. Couturier, c.s.c., Béatrice Clément, Jean Durand, c.s.c., Dr Georges Durand, M. D'Amour, Benoit Lacroix, Louise Lessard, André Legault, c.s.c., Romain Légaré, o.f.m., Bernard-M. Mathieu, o.p., Cécile Martin-Potvin, André Melançon, Ovila Melançon, c.s.c., Julia Richer, Paul-Emile Roy.

Notes

1. La revue **Lectures** paraît tous les mois (sauf juillet et août). Toutes les livraisons, de septembre à juin, constituent un tome. La dernière livraison contient une table méthodique des sujets traités, ainsi qu'une table alphabétique des ouvrages recensés au cours de l'année.
2. Les références bibliographiques sont rédigées d'après les règles de la catalographie.
3. Les cotes morales en usage sont les suivantes:
 - M** Mauvais.
 - D** Dangereux.
 - B?** Appelle des réserves plus ou moins graves, i.e. à défendre d'une façon générale aux gens non formés (intellectuellement ou moralement).
 - B** Pour adultes.
 - TB** Pour tous.
 - TB-S** Livre pour tous mais spécialisé.
 - A** Livre pour adolescents.
 - J** Livre pour jeunes.
 - E** Livre pour enfants.

Publication approuvée par l'Ordinaire

Lectures



MONTRÉAL

NOUVELLE SÉRIE — VOLUME 11

NUMÉRO 1

s o m m a i r e

Sous les feux de l'actualité : un grand écrivain, un grand livre p. 2

La Mère dans le roman canadien-français, de Soeur Sainte-Marie-Eluthère p. 3

Le domaine héroïque des lettres françaises de P.-H. Simon p. 4

Sens chrétien de l'Ancien Testament de P. Grelot p. 6

Notices bibliographiques p. 8

Cote morale des nouveautés p. 16

Document: *L'écrivain vu par Julien Green* de F. René p. 21

Page d'anthologie: Extrait des *Terres sèches* de J.-P. Pinsonneault p. 28



SEPTEMBRE 1964

Jean-Paul PINSONNEAULT
(Voir à la page 28)

Sous les feux de l'actualité : un grand écrivain et un grand livre

L'actualité littéraire de ces derniers mois a été marquée par deux événements particulièrement heureux auxquels nous tenons à faire écho: le Grand Prix de Littérature attribué à Gustave Thibon par l'Académie française, et le Prix catholique de littérature que s'est mérité Henry Bars pour son ouvrage: La littérature et sa conscience.

*Gustave Thibon n'est pas un inconnu au Canada français, et il ne nous est guère difficile de corroborer les dires du chroniqueur des Nouvelles littéraires qui affirmait récemment: « Une immense foule d'amis se nourrit de sa pensée à travers le monde, unie dans une même admiration profonde et silencieuse. »¹ Nous connaissons Gustave Thibon bien avant son passage parmi nous il y a quelques années. Nous savions que cet écrivain qui avait vécu dans l'intimité de Simone Weil, menait la vie d'un simple paysan, et qu'il était l'auteur de livres savoureux où la profondeur toute pascalienne de la pensée, s'exprimait en formules limpides et percutantes. Des livres comme *Le pain de chaque jour*, *L'échelle de Jacob*, par exemple, sont de ceux auxquels on ne peut pas ne pas revenir, une fois qu'on en a goûté les propos de haute sagesse. Aussi sommes-nous particulièrement heureux de ce que l'Académie française ait reconnu le mérite exceptionnel de celui qui est à la fois un philosophe, un poète et un grand écrivain.*

*D'un même cœur nous applaudissons à l'honneur qui échoit à Henry Bars pour ce dense et précieux ouvrage qu'est *La littérature et sa conscience*. Oeuvre d'un prêtre qui est un fin lettré, cet ouvrage aborde avec un rare bonheur des questions qui passionnent tous les bibliophiles d'une certaine classe: l'amour et la possession des livres, la vocation d'écrivain, l'écrivain et son lecteur, etc. C'est tout un art de lire qui est développé dans ces pages où abondent les vues originales d'un théologien et d'un humaniste qui s'exprime avec l'aisance d'un écrivain de race et le style imagé d'un poète.*

Pour une fois que les feux de l'actualité littéraire ne mettent pas en lumière des œuvres de pacotille, il est bon de le signaler!

Rita LECLERC

(1) Christian Chabanis, dans *Les Nouvelles littéraires*, 18 juin 1964.

dialogue avec les livres

D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Sœur Sainte-Marie-Eleuthère :

La Mère dans le roman canadien-français

Romain LÉGARÉ, o.f.m.

Avons-nous professé, dans le Québec, au détriment de la femme-épouse réalisant la puissance charnelle du couple, un culte si exclusif envers la mère, devenue « trop mère », au point de faire d'elle un « mythe »? C'est ce qu'a prétendu Jean Le Moyne dans *Convergences*. « La mère canadienne-française, dit-il (p. 70) est quelque chose de spécial, et dont on chercherait vainement, je crois, l'équivalent chez les peuples civilisés de notre temps. En effet, entend-on jamais parler des mères étrangères comme on parle de la mère canadienne-française? Existe-t-il une mère brésilienne, y a-t-il une mère finlandaise? Que peut avoir, cette mère propre à la province de Québec, que n'a pas, disons, la mère ontarienne? » Sœur Sainte-Marie-Eleuthère ne pouvait mettre les choses au point puisque *Convergences* a paru à la fin de 1961 et que sa thèse de doctorat a été soutenue, à la faculté des lettres de l'université de Montréal, le 11 avril 1961. Cependant on sait que, depuis des siècles, les Juifs portent une vénération à la maternité. Les missionnaires nous disent que les Japonais entourent la mère d'égards tout particuliers. Sans doute également chez d'autres peuples. Ainsi, la fête spéciale des mères, qui permet de rendre chaque année un hommage officiel à la mère dans presque tous les pays, a pris origine, en ce siècle, aux États-Unis et non au Québec. C'est dire que le respect de la mère demeure toujours l'un des plus nobles sentiments du cœur humain. Tant mieux s'il honore de façon particulière le cœur canadien-français! A ceux qui seraient saturés d'images maternelles il reste la ressource de femelles ardentes offertes par Claire Martin ou Yves Thériault, puisque la femme simplement amoureuse ou le personnage exquieusement féminin n'a pas encore inspiré d'œuvre d'art en notre littérature.

Sœur Sainte-Marie-Eleuthère consacre son étude à la femme en tant que mère; elle en recherche les différents caractères dans les romans canadiens-français publiés de 1930 à 1960. Son dessein n'est pas de suivre un ordre chronologique, mais de grouper dans le même chapitre les ouvrages qui abordent le sujet de la mère sous le même aspect, mythique, symboliste ou réaliste.

L'auteur ouvre son étude en établissant l'influence de la mère sur notre vie collective, d'après des faits empruntés à l'histoire ou à l'observation sociologique. Cette influence est ensuite retracée d'après le témoignage que fournit la littérature romanesque de notre pays. La figure de la mère prend un relief saisissant par les éclairages intérieurs que projettent les romanciers: à côté de traits fondamentaux, ils apportent, chacun selon son tempérament ou son thème, une modulation de certaines caractéristiques qui n'appartiennent qu'au Canada français ou à tel écrivain en particulier.

Pour découvrir l'image maternelle dans les profondeurs de l'activité inconsciente, l'auteur recourt aux deux principales manifestations de l'inconscient: le mythe et le symbole. Entre les deux le volume présente une distinction qui nous paraît assez mince.

Avec subtilité, l'auteur décèle, chez quelques romans canadiens-français, différentes modalités du mythe de la mère: mythes de la forêt, de l'espace, de l'argent, de la terre. Puis, elle recherche l'expression de symboles de la mère dans d'autres romans: symboles de l'eau, de la ville, de la maison, de la chambre. Il faut avouer que sans l'aide de la critique phénoménologique et sans une part de subjectivisme,

elle aurait difficilement réussi à nous faire discerner, dans certains romans, la transposition de mythes ou de symboles exprimés souvent à l'insu même des écrivains.

Enfin le quatrième et dernier chapitre expose la *présence de la mère*, quelques types de mères créés par l'imagination de nos romanciers: la mère instinctive, odieuse, caricaturée, idéalisée ou traditionnelle.

L'auteur a retenu les œuvres les plus valables de notre production romanesque s'échelonnant de 1930 à 1960, soit 45 romans. Il convient de ratifier le choix. Sans doute, tel roman aurait pu être signalé, par exemple *Le mauvais pain* (1958) de Jean-Paul Pinsonneault, à l'occasion du portrait de *la mère odieuse* (p. 146-149).

Il faut louer Sœur Sainte-Marie-Eleuthère d'avoir su dégager avec objectivité le sens, la portée et la valeur des romans qu'elle analyse et d'avoir prouvé

ses affirmations par l'appui de textes bien choisis. Son ouvrage devient ainsi une sorte d'anthologie sur la mère canadienne-française.

C'est une étude consciencieuse, remarquable, faite dans l'optique d'une psycho-critique littéraire. Nous souhaitons que ce volume sur la mère qui donne naissance à la collection *Vie des lettres canadiennes* — dirigée par des représentants de trois universités canadiennes-françaises différentes, le R.P. Benoît Lacroix, o.p., MM. Jean Ménard et Luc Lacourcière —, soit, pour cette collection universitaire, un signe de fécondité.

(1) SAINTE-MARIE-ELEUTHERE (Sœur), c.n.d.

LA MERE DANS LE ROMAN CANADIEN FRANÇAIS. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1964. 214p. 23cm. (Coll. *Vie des lettres canadiennes*, no 1)

Pour tous

Pierre-Henri Simon :

Le domaine héroïque des lettres françaises

Bernard-M. MATHIEU, o.p.

Dans la préface de son *Histoire de la Littérature française de 1789 à nos jours*, Albert Thibaudet cite cette phrase de Sainte-Beuve: « Le critique n'est qu'un homme qui sait lire, et qui apprend à lire aux autres. » Et Thibaudet d'ajouter: « Mais d'abord qui aime à lire et qui aime à faire lire. » Si l'on tient pour juste cette définition, Pierre-Henri Simon est un grand critique. Ceux qui lisent chaque semaine son feuillet littéraire de l'édition hebdomadaire du journal *Le Monde*, partageront, je pense, mon avis. La lecture de son dernier livre, *Le Domaine héroïque*

des Lettres françaises ne peut que renforcer cette conviction.

*
* *

Il semble bien à première vue que la littérature française ne soit pas tellement héroïque, le caractère réaliste semblant tenir la première place. Mais le voyage que nous entreprenons avec Pierre-Henri Simon nous fait faire des découvertes surprenantes. « Le génie français, écrit-il, est trop souple, trop divers, trop curieux de toutes choses et trop libre

de ses mouvements pour avoir échappé complètement à l'attrait de l'idéalisme héroïque. » (P. 7) Il faut aussi éviter de donner au mot héroïsme un sens trop restreint. Travailler à se dépasser en est une forme, et la Renaissance nous le montre bien. « A prendre le mot strictement, l'humanisme pourrait signifier (et il l'a fait quelquefois) la modeste et raisonnable installation de l'homme dans les limites reconnues de sa nature, c'est-à-dire le contraire de l'héroïsme. » (P. 57) Mais l'humanisme était beaucoup plus riche. « Conseiller à l'homme de pratiquer les hautes vertus de l'intelligence et du cœur, le pousser à mettre sa vérité dans la fidélité à son essence, et lui enseigner que son bonheur est de s'épanouir dans la noblesse et le génie, c'était encore l'inviter à se dépasser. » (P. 57) Et c'est ici que nous faisons une des belles découvertes dont j'ai parlé plus haut. Pierre-Henri Simon nous convie à voir en Montaigne un des « témoins de l'héroïsme » (p. 105). Nous sommes peut-être trop habitués à ne voir qu'une certaine mollesse dans la sagesse de l'auteur des *Essais*. Bien sûr, l'héroïsme au sens fort est absent chez Montaigne, mais son humanisme tend toujours vers une plus grande perfection, et c'est un idéal de grandeur qui n'est pas à dédaigner. L'honnête homme que Montaigne désirait être, et dont maintenant il est un des modèles, doit posséder de belles vertus naturelles qui ne sont pas faciles à acquérir; bien diriger sa volonté par exemple, exige une ascèse rigoureuse. Héroïsme qui n'est pas tapageur mais plutôt, selon le mot de Paul Hazard cité par l'auteur, « héroïsme discret » (p. 124).

La fameuse distinction des ordres dans les *Pensées* de Pascal nous plonge en plein cœur de l'héroïsme: héroïsme de la sainteté qui consiste à s'efforcer de vivre jusqu'au bout les exigences de la charité. Peu d'écrivains continuent à nous parler comme Blaise Pascal. En un temps de découvertes scientifiques comme le nôtre, il faut le relire pour comprendre où se trouvent les vraies grandeurs. Qui mieux que ce génie peut nous convaincre « que ni la géométrie, ni la physique, ni les plus belles applications de ces nobles divertissements ne suffisent jamais à remplir le cœur de l'homme, ni surtout à le purifier » (p. 173).

Si nous passons à la Révolution française, l'héroïsme foisonne. P.-H. Simon a raison de voir en Saint-Just le représentant le plus typique de l'héroïsme révolutionnaire: « Parce qu'il fut le plus conscient, le plus capable de philosopher sur le sens de ses actes et le choix de sa mort, le mieux doué pour inventer les mots et les accents qui ne s'oublent plus » (p. 287). « Le jeune et beau monstre » comme l'a appelé Sainte-Beuve fut certes une figure extraordinaire. Il était d'une beauté féminine, très élégant, et comme le disait Camille Desmoulins,

portant « sa tête comme un saint-sacrement ». Terrible envers tous ceux qui lui apparaissaient comme des ennemis de la Révolution, elle est de lui cette phrase: « C'est l'indulgence qui est féroce, puisqu'elle menace la patrie » (p. 290). Il ne se leurrerait aucunement sur les dangers qu'il courait; il mourut dans la fleur de l'âge, guillotiné à vingt-six ans. Avec beaucoup de justesse l'auteur écrit qu'il « a élu consciemment une éthique de vie grande et dangereuse » (p. 288). Mais ce qu'il y a d'effrayant chez lui c'est sa conception de la justice, conception des états totalitaires que nous connaissons bien maintenant: l'intérêt d'un régime et du parti primant le droit des personnes. Saint-Just était un pur, un fanatique et ne plaisantait pas quand il s'agissait de la Révolution, ce qui fait dire à P.-H. Simon: « Méfions-nous toujours quand nous rencontrons sur notre route un héros qui ne sourit pas. » (P. 296)

*
* *

Au début du XIXe siècle nous trouvons un écrivain qui a beaucoup rêvé à la grandeur, mais sans jamais l'atteindre vraiment: Chateaubriand. Pour qui a fréquenté le moins l'auteur du *Génie du Christianisme*, le portrait tracé par P.-H. Simon est d'une grande vérité. Le désir de la grandeur explique en partie la psychologie de Chateaubriand. « Il croit son cœur trop grand à la proportion des amours terrestres. Tout le déçoit, tout le dégoûte, toujours désabusé, parfois avant d'avoir usé. Il « baille sa vie ». (P. 301) Et ceci qui est savoureux: « Il s'ennuie dans son âme comme on se morfond dans une maison aux plafonds trop hauts, où il fait toujours froid, où l'on ne se sent jamais tout à fait intime, mais où, tout de même, on a la consolation de se dire qu'on est logé superbement. » (P. 301)

Le chapitre intitulé « La maturité du héros romantique » nous offre des pages fort pertinentes sur le romantisme. Croire que le romantisme est le propre du XIXe siècle est une erreur. Le vrai, c'est que tout écrivain véritable, et c'est normal, a sa crise de romantisme. « C'est un désordre de la puberté. » (P. 310) Donc c'est une étape à franchir. « Pour des générations que des bouleversements historiques ont vouées à l'inquiétude, il est acceptable jusque vers la trentième année; au-delà une réaction est nécessaire: il faut savoir dépasser la morale du cœur et l'esthétique de la romance — les dépasser, ou du moins les adapter aux exigences d'une vie active et d'une poésie qui soit vraiment création. » (P. 310)

L'ouvrage s'arrête à la fin du XIXe siècle; dans

un volume précédent, *Procès du Héros*, P.-H. Simon avait exploré le domaine héroïque au XXe siècle.

*
* *

Dans cette histoire de l'aspiration à la grandeur dans les lettres françaises, P.-H. Simon montre une fois de plus qu'il est un des maîtres de la critique littéraire; je n'en connais pas qui soit plus solide et plus équilibré. Mais il y a plus. Dans une de ses chroniques du journal *Le Monde*, (5 au 11 mars), notre auteur s'inquiétait de voir l'honnêteté disparaître de plus en plus de la littérature. « Je ne parle pas de morale, mais bien d'honnêteté, écrivait-

il, ne voulant rien atteindre de plus que ce qui tient dans ce beau mot — tact, délicatesse du cœur, mesure de l'esprit, tenue du langage, qualité de la plante humaine cultivée. » Cette riche qualité, Pierre-Henri Simon la possède au plus haut point. Il est un *honnête homme*.

(1) SIMON (Pierre-Henri)

LE DOMAINE HEROIQUE DES LETTRES FRANÇAISE. Xe — XIXe siècles. Paris, Librairie Armand Colin, 1963. 423p. 22.5cm.

Pour adultes, mais spécialisé

Pierre GRELOT

SENS CHRÉTIEN DE L'ANCIEN TESTAMENT

Guy COUTURIER, c.s.c.

Voici un livre qui était secrètement attendu depuis longtemps. Le problème de l'Ancien Testament risquait de ne pas dépasser les frontières du monde savant de l'exégèse, pour deux raisons fondamentales: ou bien l'on ne voyait plus la place qu'il devait tenir dans la théologie chrétienne, puisque le Christ avait parachevé la révélation, encore voilée dans les écrits antérieurs, et même en avait abrogé plus d'une section; ou bien les complexités des questions soulevées depuis un demi-siècle autour de sa pleine intelligence en avait fait un livre fermé pour le non spécialiste des littératures et de l'histoire orientales. C'est pourquoi, comme le remarque l'Auteur, la théologie post-tridentine en était venue à passer directement du péché originel à l'Incarnation, en laissant dans l'ombre ces longues avenues qui ont conduit l'humanité au Christ. Par contre, et c'est là un fait constant, l'Eglise a toujours considéré l'Ancien Testament comme *Ecriture*, donc comme une authentique Parole de Dieu aux hommes; il doit renfermer

dès lors une valeur religieuse profonde qui ne saurait vieillir et qui peut encore combler de nos jours le désir d'entendre Dieu nous parler pour nous dire ce qu'il est et ce que nous sommes, et pour nous acheminer à la pleine possession de cette gloire qu'il nous a destinée dans le Christ Jésus.

Le propos de l'Auteur, comme l'indique le sous-titre, est avant tout dogmatique, c'est-à-dire, qu'il veut toucher à la valeur de foi religieuse permanente de l'Ancien Testament dans le christianisme. C'est pourquoi il entend par « Ancien Testament » l'économie religieuse qui prépara la réalisation historique du salut; ainsi il est à la fois des lois, des institutions, une histoire vécue, des livres saints qui renferment toutes ces données. Ce ne peut être qu'en considérant ce complexe total que l'on pourra vraiment définir la place qu'occupe l'Ancien Testament dans le grand dessein de salut, et dans la synthèse large de la théologie chrétienne.

M. Grelot a bien maîtrisé son sujet; spécialiste réputé des questions vétértestamentaires, il fait montre ici d'une érudition peu commune et d'une réflexion pénétrante sur une foule de problèmes les plus divers. Il a divisé sa synthèse dogmatique en trois grandes parties. La première, plutôt courte, ne fait que retracer à grands traits l'histoire de la « lecture chrétienne » de l'Ancien Testament depuis le temps de Jésus jusqu'à nos jours (p. 1-88). Le but de l'Auteur n'était pas d'épuiser la question; il ne s'agissait que d'introduire le problème majeur, qui est amplement étudié dans la deuxième partie (p. 89-404).

Cette deuxième partie constitue à vrai dire l'objet de tout l'ouvrage. Un chapitre d'introduction veut souligner le caractère propre de la notion de salut dans le judéo-christianisme. Ce salut n'est pas du tout une évasion de la condition humaine aux prises avec l'histoire et ses fluctuations; au contraire, ce salut se présente comme la vie de Dieu mêlée à celle des hommes: l'histoire sainte et l'histoire profane sont donc si intimement unies que cette dernière est l'expression adéquate de la première. Cette vue juste et pénétrante de l'idée de salut aurait gagné à faire valoir davantage la signification religieuse et historique des concepts d'élection et d'alliance; ce sont là des faits de base qui expliquent le cas « Israël » parmi les nations, un peuple à part. De nombreuses études récentes sur ces thèmes complémentaires l'ont déjà bien mis en lumière. De l'idée de salut, l'Auteur est amené à traiter immédiatement de la relation entre l'Ancien Testament et l'auteur de ce salut, le Christ Jésus. La pensée chrétienne s'est toujours efforcée de retrouver, dans la foi d'Israël, la présence de ce Christ, comme une réalité « ombreuse », mais une réalité toutefois. C'est là une question difficile, qui risque de faire de l'Ancien Testament un Evangile avant la lettre. M. Grelot était conscient de cet échec possible; c'est pourquoi il exerça sans cesse un contrôle sévère sur chacune de ses affirmations. Pour lui, le Christ est déjà présent dans l'Ancien Testament par le biais de signes; il s'attarda donc à analyser longuement trois de ces signes, qui sont

sans contredire les plus fondamentaux: l'Ancien Testament comme *Loi*, comme *Histoire*, comme *Promesse*. Ces termes, de fait, recouvrent à peu près toutes les réalités vétértestamentaires, et M. Grelot a eu soin de n'en omettre aucune. Ainsi, dans cette grande section de l'ouvrage, le lecteur est mis en présence de développements magistraux sur la signification religieuse de la loi, de la prophétie, de l'eschatologie, de l'histoire, etc. On lui reprochera peut-être des faiblesses de détails, mais dans l'ensemble nous croyons qu'il ralliera l'assentiment général des exégètes.

La dernière partie, qui se présente comme une conclusion largement élaborée (p. 405-499), se devait de poser en termes clairs le problème de l'herméneutique chrétienne de l'Ancien Testament. Comme on le pressentait, M. Grelot se place en défenseur hardi du sens « plénier » des Ecritures, qui est un approfondissement du sens littéral. Plus d'un se réjouiront des éclaircissements apportés à la solution d'un problème longuement débattu.

Ces quelques remarques ont voulu souligner l'importance de l'ouvrage de M. Grelot. Il restera un classique dans l'histoire de l'exégèse. Il est vrai qu'il ne répond pas à toutes les questions posées autour de l'Ancien Testament lu dans l'Eglise, mais il ouvre des perspectives nouvelles qui s'avèrent des plus fructueuses. Nous le recommandons fortement aux maîtres de la théologie spéculative comme de la catéchèse. Beaucoup de leurs malaises dans l'utilisation et dans la présentation de l'Ancien Testament se dissiperont. Surtout, nous croyons que c'est la compréhension de la Bible tout entière qui sera amplement vivifiée par la lecture de cette étude pensée avec foi et intelligence.

(1) GRELOT (Pierre)

SENS CHRETIEN DE L'ANCIEN TESTAMENT. Esquisse d'un traité dogmatique. [Tournai] Desclée & Cie [1962]. 540p. 23cm. (Coll. Bibliothèque de Théologie, série I, Théologie dogmatique, vol. 3)

Pour adultes, mais spécialisé

Sous peu en librairie :

LECTURES 1963-1964

Un volume relié, titré or, contenant tous les numéros parus dans LECTURES de septembre 1963 à juin 1964. Un index et une table des matières complètent le volume.

Prix : \$5.00 net

245 est, boul. Dorchester, Montréal.

Notices bibliographiques

Littérature canadienne

Littérature

BENOIT (Réal)

QUELQU'UN POUR M'ÉCOUTER. Roman [Mont-réal] Le Cercle du Livre de France [1964]. 126p. 19cm.

Pour adultes

De l'auteur de *Nézon* (1945) que peut-on attendre, sinon originalité, fantaisie loufoque et recherche de la forme.

Une valise est déposée sur le lit; « dans une chambre, un homme déplace du linge et des souvenirs » (p. 11), s'appêtant à fuir: petit drame qui se passe dans une soirée et une nuit, tel est le sujet du dernier volume de Réal Benoit.

En une sorte de chevauchée de rêves, en un monologue intérieur d'un homme qui se sent désemparé devant sa valise ouverte, le héros du « roman » fait défiler, pour l'appriivoiser, sa « vie à rebondissements » (p. 124), sa vie avec ses sursauts d'évasions; il raconte ce qu'il a vécu: amour des femmes, de la musique, des voyages, du cinéma... « Il n'avait jamais suivi de plan » (p. 124), « je ne fais pas de plan et je suis lucide » (p. 125). « Je n'invente pas d'histoire, je raconte ce que j'ai vu, senti, vécu, je ne peux plus jouer à l'auteur détaché, au jeu du camouflage. [...] Je ne sais pas développer... pourtant, au piano, je sais, je développe, j'improvise, je suis même, tu le sais, assez cabotin, et me plais à brouiller les pistes. » (Pp. 77 et 79) Pour ce qui est de brouiller les pistes, l'Auteur n'a pas son pair. D'aucuns, à une première lecture,

ne verront peut-être, non sans fondement, qu'un verbiage artistique, dont les longues phrases, en une étonnante virtuosité syntaxique, en de continuelles associations d'idées et d'images, s'étendent parfois sur plusieurs pages successives sans la hachure de l'alinéa.

Faut-il voir le dessein de l'Auteur dans cette phrase: « J'aurais voulu faire une symphonie ou plutôt une interminable rhapsodie avec variations; ce que j'ai fait est plutôt un poème symphonique... la forme est classique pourtant, les critiques seront d'accord: la chambre, le restaurant, la chambre, un-deux-un, le présent, le rêve où se mêlent présent et passé, retour au présent, ramassant tout: présent, rêves, passé » (p. 79). « Poème symphonique » en trois « parties »; des variations, scandées par la fébrilité du style, ressemblent à une pièce endiablée de jazz.

D'une part, le héros du roman ne peut tout dire, comme le demanderait la vérité, et d'autre part, l'art exige le choix. D'où une si-



Réal BENOIT

tuation mensongère. On comprend dès lors que l'Auteur ait emprunté à Stendhal le titre de son ouvrage: « ... Il se remit à rire jaune en se remémorant une phrase qu'il avait toujours trouvée terrible, cette phrase du jeune Sorel dans son cachot: je suis hypocrite comme s'il y avait quelqu'un là pour m'écouter » (p. 125).

Pour goûter ce récit étrange, pour « écouter » Réal Benoit, il faut souhaiter des lecteurs cultivés qui se plaisent à l'originalité déroutante de l'affabulation et du style.

Romain LEGARE, o.f.m.

KUSHNER (E.)

RINA LASNIER. Montréal, Editions Fides [1964]. 191p. ill. 18cm. (Coll. *Ecrivains canadiens d'aujourd'hui*, no 2)

Pour tous

On ne peut que recommander cet excellent essai sur l'un de nos meilleurs poètes. C'est un modèle d'étude consciencieuse et pénétrante. Plus que l'érudition, plus qu'une vaste connaissance de la poésie contemporaine, il fallait un don rare de sympathie profonde, l'intuition divinatrice — ce génie des critiques — et la ressource d'une langue précise, souple et chaleureuse. L'objectivité, l'information et le tact de l'Auteur sont si justes dans l'analyse de l'expérience religieuse de son héroïne qu'on ne saurait discerner entre l'une et l'autre la différence de croyances.

L'ouvrage se compose d'une « introduction à l'œuvre de Rina

Lasnier » et d'un « choix de textes »; il se termine par des indications bibliographiques.

Madame Eva Kushner fournit des notes biographiques; elle analyse surtout les ouvrages de Mademoiselle Rina Lasnier. Celle-ci accepte les déterminations essentielles de son être: elle est poète, chrétienne, canadienne-française et femme (p. 11). Son œuvre théâtrale se construit autour d'une pensée spécifiquement catholique et affirme un caractère essentiellement poétique. L'Auteur dégage les composantes de l'édifice poétique de Rina Lasnier: nature, amour (humain et divin) et mort. Ce sont des thèmes aussi vieux que la poésie elle-même, mais ils prennent toute leur originalité par les moyens d'expression d'un poète moderne: symbole, langage, interpénétration de la musique et de la pensée (p. 107). Avec raison, l'Auteur insiste sur une inspiration unique chez nous: la « poésie biblique » de Rina Lasnier qui devient comme une résonance artistique du renouveau des études scripturaires.

Ce deuxième volume de la collection *Ecrivains canadiens d'aujourd'hui* offre une interprétation subtile et profonde de la poésie dense et difficile de Rina Lasnier. C'est l'étude la plus perspicace, la plus exacte, la plus complète sur l'un des grands poètes actuels du Canada français qui, comme sa propre maison de Joliette, s'entoure de discrétion. C'est aussi un des meilleurs ouvrages canadiens de l'année 1964.

Romain LEGARE, o.f.m.

SYLVESTRE (Guy)

ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE CANADIENNE FRANÇAISE. 4^e édition. Montréal, Editions Beauchemin, 1963. 376p. 21cm.

Pour adultes

Guy Sylvestre vient de publier la quatrième édition de son *Antho-*

logie. Depuis la première édition, parue en 1943 et qui comptait 136 pages, jusqu'aux 367 pages de la présente édition, l'ouvrage s'est enrichi considérablement et de multiples manières: notices bibliographiques constamment mises à jour, choix de poèmes et de poètes de plus en plus nombreux, etc. On trouvera, dans la dernière édition, des poètes aussi récents que Jean-Guy Pilon, Suzanne Paradis, Gilles Vigneault, etc. A signaler surtout l'excellente introduction où Guy Sylvestre donne la mesure, en même temps que de son érudition et de sa culture, de l'équilibre et de la finesse de son jugement.

R.L.

LARSEN (Christian)

L'ECHOUE. Montréal, Editions Beauchemin, 1963. 125p. ill. 19.5cm.

Appelle des réserves

Petit livre composé de cinq contes, brefs, délicats, tout de fines dentelles d'écume, évoquant la fascination de la mer sur les hommes. Tel qui l'a tôt connue ne peut échapper à son influence, tel qui l'a rencontrée sur le tard subit l'attrait de son chant de sirène.

« Un primitif pouvait se civiliser, mais un civilisé pouvait que (sic) difficilement devenir primitif. »

Celui qui est né sur les bords de l'océan, qui a respiré son haleine, qui a assisté à ses épousailles avec le ciel, qui a entendu ses ronronnements de grand fauve apaisé par la caresse du soleil, qui s'est tu, pris d'une crainte révérencielle, devant les éclats de sa voix et les déchaînements grandioses de sa colère, celui-là ne peut plus l'oublier. Il lui faut la mer: cette mère caressante et féconde souvent, souvent aimable en dépit de ses sautes d'humeur fantasques, de ses grondements sauvages, du lourd tribut de sueurs et de peines qu'elle tire de ses enfants.

La ville aussi exerce un charme sur celui qu'elle a bercé et nour-

ri dans son giron d'acier, de macadam et de béton, qu'elle a séduit de ses appas qui, pour être parfois artificiels, ne laissent pas que d'attirer.

L'homme de la mer, égaré sur le pavé des villes, étouffe dans cette enceinte et bientôt le gagne la nostalgie du grand large, du sable chaud des grèves, de l'envol crépitant des mouettes.

On peut oublier un certain temps cette voix du Moloch citadin ou des ondines. Peu à peu, à la longue, elle se dégage et s'impose. Christian Larsen capte cet appel; plutôt, il a tenté de le capter avec un bonheur inégal. Dans ses contes, des évadés de la ville viennent oublier leurs déceptions au bord de l'océan, et des riverains exilés voient resurgir en eux les paysages de leur enfance.

C'était un beau et bon sujet. Christian Larsen l'effleure, il le masque sous des métaphores souvent justes, gracieuses, pittoresques. Il rêve les paysages plus qu'il ne les observe et ne les décrit. Les personnages semblent en quête de leur forme, ombres embuées d'embrun flottant à la crête des vagues.

Contes poétiques, d'une poésie ténue, légère, inconsistante, que l'on presse avec précaution à peine de trouver au creux de sa main quelques gouttelettes fraîches, irrises, et aussi... de nombreux cailoux: images incohérentes, fantaisie grammaticale, orthographe bizarre, répétitions maladroitement. Malheureusement, on trouve un peu de boue dans le dernier conte. Il y a là une description libidineuse qui n'ajoute rien à l'intrigue. C'est une flatterie gratuite, équivoque, de la concupiscence du lecteur.

En somme, une mélodie légère, capricieuse, déconcertante de fragilité, un air de pipeau au son grêle et moelleux, mais lassant à la longue. Nous sommes loin des vigoureux accords, du souffle presque épique de Perreault, des notes plus intérieures, plus humaines, de Guy Robert et de Marie Lefranc.

Yvan Mc DONALD

Littérature étrangère

Religion

MERTON (Thomas)

QUESTIONS DISPUTEES.

Traduit de l'américain par Marie Tadié. Paris, Editions Albin Michel [1963]. 269p. 20cm.

Pour tous

Du fond de son monastère cistercien, Thomas Merton nous donne encore une fois le fruit de ses réflexions. Le livre tout entier repose sur un thème: les rapports entre la personne et la société. Le problème est vieux comme le monde, mais il a pris plus d'importance à notre époque du fait du totalitarisme ou du conformisme passif des masses. Thomas Merton est américain, mais ne se fait pas d'illusion sur la liberté des individus dans les démocraties occidentales. Le matérialisme n'est pas le même qu'en Russie, mais il n'est pas moins nocif pour le plein épanouissement et la liberté de la personne. Parlant de Pasternak et de cette liberté d'esprit qu'il voulait défendre, l'auteur écrit: « Peut-être, en un certain sens, est-elle même plus complètement morte dans les endroits où les hommes croient naïvement que l'esprit peut continuer à vivre dans une atmosphère de matérialisme grossier. » (P. 40)

J'ai lu avec grand plaisir le chapitre sur *L'Art sacré et la vie spirituelle*. Dans le domaine artistique nous sommes en face de deux positions extrêmes: le conformisme des masses qui n'aiment que ce qui leur est familier, et un petit groupe, disons le mot, de snobs, qui se pâment devant tout ce qui est moderne. On doit rejeter l'art religieux sentimental du XIXe siècle qui n'est pas encore mort malheureusement. Mais ne le remplaçons pas par un autre aussi mauvais. Avec humour, mais avec un solide

bon sens aussi, Thomas Merton écrit: « Alors qu'autrefois la Sainte Vierge avait au moins l'air doux et inoffensif, elle a maintenant l'air maquillé, à la manière d'Hollywood, en même temps qu'elle est tellement allongée qu'on la croirait lancée dans l'air et propulsée à la vapeur. Je suis peut-être fou, mais il m'est impossible de voir dans de telles images, la moindre beauté ou la moindre sainteté. » (P. 254) Une chose importante à signaler aussi: la qualité de la traduction.

Bernard-M. MATHIEU, o.p.

Sciences Sociales

CATHELIN (Jean) et
GRAY (Gabrielle)

REVOLUTION AU CANADA. Paris, Les Presses du Mail [1963]. 315p. 21cm.

Pour adultes

Le voyage au Canada des deux auteurs les a amenés de Halifax à Vancouver; ils se sont même rendus à la baie d'Hudson et à la Terre de Baffin. A la fin du livre ils se posent la question: « Avons-nous été honnêtes envers eux et envers nous-mêmes. » (P. 306) Pour ce qui est du Canada anglais, il m'est difficile de me prononcer ne le connaissant pas assez. Pour le Canada français, c'est autre chose. Il y a d'abord un parti pris gauchiste; que les deux écrivains soient de gauche c'est leur affaire, mais à les lire, il semble que dans la province de Québec il n'y a que les gens de gauche qui soient intelligents. Le lecteur y apprendra aussi des choses bien amusantes. Saviez-vous, par exemple, que nous avons au Canada français un « précurseur génial » (p. 84), dans la personne de Raoul Roy, fondateur et directeur de la *Revue socialiste* ?

Et ici, — ô mânes de T.-D. Bouchard ! — une perle: « En traversant la jolie bourgade de Saint-Hyacinthe... » (P. 105)

L'ouvrage se lit facilement; le style est vivant, et c'est une des premières qualités d'un bon reportage. Mais les deux auteurs devraient se surveiller sur l'emploi des anglicismes et des américanimes, (*le snack ontarien diffère du snack québécois*, p. 181), et lire, s'ils ne l'ont pas encore lu, *Parlez-vous français* d'Etiemble.

Bernard-M. MATHIEU, o.p.

Littérature

KERRAOUL (Bernard de)

LE POIDS DES AMES. Roman. Paris, Editions René Julliard, 1963. 388p. 20cm.

Appelle des réserves

« Vous les régirez avec une verge de fer et vous les briserez comme un vase d'argile. » Ce texte du psaume IIe, le personnage principal du roman, le chanoine Spalarda, l'applique à la lettre pour gouverner son troupeau. Prêtre très austère, d'une intransigeante vertu, il aime la manière forte, et les désordres scandaleux sont vite réparés. Mais nous sommes assez loin de l'esprit de l'Evangile. « Pour Mgr Spalarda, un bon chrétien devrait observer scrupuleusement les commandements de Dieu et de l'Eglise, pratiquer régulièrement et se montrer déferent envers le clergé, tout le reste n'étant que *flatus vocis*. » (P. 323)

Ce roman de mœurs cléricales est bien réussi. Il me rappelle un autre roman de la fin du siècle dernier, peut-être un peu oublié, de Ferdinand Fabre, *L'abbé Tigrane*.

Bernard de Kerraoul en est à sa première œuvre, et c'est un excellent début. Ce prêtre, disons le mot, intégriste, m'est sympathique malgré tout, et le talent de l'auteur, j'en suis sûr, y est pour beaucoup.

Bernard-M. MATHIEU, o.p.

CRONIN (A.J.)

L'ARBRE DE JUDAS. The Judas Tree. Roman. Traduit de l'anglais par Maurice Bernard Endrèbe. Paris, Editions Albin Michel [1964]. 381p. 20cm.

Pour tous

On peut être porté au début à qualifier ce livre de banal et de « comme les autres ». Pourtant après réflexion, on se demande s'il ne prêche pas par l'absence, c'est-à-dire que la gravité de la situation résulterait du peu de densité du personnage principal ?

Aucune action ni circonstance remarquables ne viennent donner du relief à ce récit. Le drame n'est pas là, s'étalant et se dénouant sous nos yeux. *L'arbre de Judas* est une histoire simple et qui, à l'origine, menace de ne rester « qu'une belle histoire d'amour ».

« Durant un voyage de repos, David Moray, jeune médecin, rencontre Doris, jeune fille gâtée et superficielle, qu'il épouse peu de temps après. Il se force à oublier Mary, sa fiancée, qui l'attend toujours en Angleterre. Plusieurs années ont passé; maintenant libre, David revient dans son village afin de revoir Mary et dans l'espoir d'être pardonné. Mais Mary ne vit plus. Il fait alors la connaissance de sa fille Kathy qui doit partir prochainement pour l'Afrique en tant que missionnaire laïque. Parce qu'il aime Kathy, David veut l'accompagner en mission, mais à la veille de ce départ, il y renonce, et épouse une amie de vieille date: Frida.

Comme on peut le constater, David est un personnage instable. Etu-

diant en médecine, puis médecin promis à un brillant avenir, il sacrifie le tout au nom de la facilité et du luxe. Sa rencontre avec Doris brise son élan vers un idéal; d'un caractère faible, il met de côté ses exigences et opte pour une vie aisée. Kathy parvient à insuffler un peu de courage à David. A cause d'elle, il revise sa vie passée et en voit l'inutilité. Dans ce départ pour l'Afrique, il trouve un but à sa vie. Mais par lâcheté, il y renonce en faveur d'un mariage dans lequel il pense trouver une sécurité.

Brusquement la fin du roman nous découvre un David malheureux et désespéré. Rien ne nous laissait entrevoir qu'il souffrait de se voir ainsi médiocre et faible. Cette vie superficielle ne le contente plus. C'est ainsi la toute dernière page du roman qui lui donne sa véritable dimension. Dans un geste apparaît l'effroi devant une vie inutile et ratée...

La forme littéraire est très simple. Le livre est bien écrit mais sans plus. Il faut cependant préciser qu'il s'agit d'une traduction de l'anglais. La version originale possédait peut-être plus de flamme et de coloris...

En résumé, *L'arbre de Judas* est un bon roman mais sans une étude psychologique approfondie des personnages principaux. Il me semble moins dense que *Sous le regard*

des étoiles et *Le Jardinier espagnol* du même auteur. Aucun grand thème n'est développé: ni l'ennui, ni la solitude. Ce n'est qu'une description d'événements et de faits jour après jour. A ceux qui ont un idéal et un but dans la vie, David Moray inspirera de la pitié ou paraîtra misérable.

Louise LESSARD

Biographie

DORGELES (Roland)

AU BEAU TEMPS DE LA BUTTE. Paris, Editions Albin Michel [1963]. 320p. 18.5cm.

Appelle des réserves

Aimez-vous les souvenirs littéraires ? Si oui, empressez-vous de lire ce livre. On ne s'ennuie pas en compagnie de Roland Dorgeles et de ses amis montmartrois. Les quelques pages consacrées au bon Max Jacob, bohème comme pas un, mort dans un camp de prisonniers parce que Juif, sont très belles. L'auteur l'imagine au Ciel — pour sûr qu'il y est ! — et demandant: « Bon saint Pierre, pouvez-vous me réserver encore quelques places ? J'attends des amis... » (P. 123)

Bernard-M. MATHIEU, o.p.

« Sauf quand il est célèbre, et encore, un écrivain n'a pas besoin de chercher la critique, elle vient à lui: qu'il l'écoute et qu'il la juge à son tour. Il entendra des opinions diverses mais elles ne feront jamais une somme arithmétique: il trouvera toujours quelqu'un pour lui trouver des poux dans la crinière, toujours quelqu'un pour lui balancer un encensoir sous le nez — et ceci ne vaut pas même cela. En fin de compte, plus ou moins instruit (les silences ne seront pas les moins éloquents), le voici livré à son propre conseil. Le dernier mot, dit parfaitement Du Bos, c'est de « tenir le coup de son propre jugement » — avec une conscience non pas pharisaïquement rassurée, ni maladivement scrupuleuse, mais loyale à soi-même et prête à courir l'aventure. »

Henry BARS

(Dans *La littérature et sa conscience*, p. 332)

littérature de jeunesse

BERNAGE (Berthe)

GIBOULÉE SUR LA CÔTE D'AZUR. Illustrations de P. Couronne. Paris, Editions Gautier-Languereau, 1963. 123p. ill. 18cm. (Coll. *Nouvelle Bibliothèque de Suzette*, no 56) Relié.

Pour jeunes

On a lu avec plaisir *Mademoiselle Giboulée*. Les personnages sont sympathiques et le style de l'auteur toujours agréable. *Giboulée sur la Côte...*, cinquième volume de la série, plaît moins. L'intrigue, plutôt banale, ne s'amorce vraiment qu'à la page 62. On retrouve, avec un léger agacement, l'importance excessive que l'auteur accorde à l'élégance et à la beauté physique. L'héroïne joue les détectives avec aplomb et une perspicacité rare. Elle réussit là où les professionnels échouent. Le ton de l'adolescente — c'est écrit à la première personne — est souvent artificiel: trop désinvolte, vantard ou pêcheur. Substitution de personne, vol et accusation d'une innocente: Giboulée a tôt fait de percer ces mystères.

Les séries présentent des avantages et des inconvénients. Une œuvre spontanée a connu un tel succès qu'il incite son auteur à prolonger le dialogue avec ses lecteurs. Dès lors, il s'agit d'inventer une action qui mettra en scène les mêmes personnages. Cela risque de donner un récit un peu factice, dont les défauts frappent d'autant plus qu'il lui manque l'aisance qui les faisait pardonner dans le premier volume.

Béatrice CLÉMENT

BLYTON (Enid)

LE MYSTÈRE DU VAISSEAU PERDU. Illustrations de Jeanne Hives. [Paris] Hachette [1963]. 190p. ill. 20cm. (Coll. *Idéal-Bibliothèque*, no 241) Relié.

Pour jeunes

Au cours d'une croisière en Méditerranée, Henri et Denise, Jacques et Lucette — sans oublier Kiki le perroquet — entrent en possession d'un document relatif à un trésor caché sur une des îles qu'ils visiteront pendant une escale. Mais un autre, plus rusé qu'eux, s'acharne à débrouiller le mystère du vaisseau perdu. De l'antiquaire sans scrupule ou des enfants, qui triomphera? Comme les autres œuvres de cet auteur, celle-ci fournit un sain délassement à nos filles et garçons de 9 à 12 ans. Il ne faut y chercher ni psychologie poussée ni enrichissement culturel (dont nos jeunes ont pourtant si grand besoin!) D'autre part, on y trouve moins de négligences et de fautes de français et de ponctuation que dans maints ouvrages plus subtils.

Béatrice CLÉMENT

BLYTON (Enid)

LE MYSTÈRE DU MONDIAL-CIRCUS. Illustrations de Jeanne Hives. [Paris] Hachette [1963]. 189p. ill. 20.5cm. (Coll. *Idéal-Bibliothèque*, no 251) Relié.

Pour jeunes

Les quatre amis dont la croisière aboutit à la découverte du trésor d'un vaisseau perdu se lancent, cette fois, dans une aventure qui les conduit au bord de l'Adriatique, à

la poursuite des ravisseurs du petit prince Aloysius.

Il semble difficile de ne pas se répéter lorsqu'on écrit beaucoup. L'auteur campe souvent le personnage du garçon « poule mouillée » face à une bande d'enfants tous également gentils et presque sans défauts.

Amusante histoire pour filles et garçons de 9 à 12 ans.

Béatrice CLÉMENT

BLYTON (Enid)

LE MYSTÈRE DU PAVILLON ROSE. Illustrations de Jacques Fromont. [Paris] Hachette [1963]. 189p. ill. 20.5cm. (Coll. *Idéal-Bibliothèque*, no 254) Relié.

Pour jeunes

Détectives improvisés, cinq enfants et leur chien décident d'éclaircir le mystère du pavillon rose, incendié par une main criminelle. Futés et débrouillards, ils recueillent de nombreux indices. Malheureusement, plus ils en découvrent, plus les pistes s'embrouillent. Fraîche histoire, que termine un dénouement imprévu. Les personnages, sympathiques — même Fatty, le vantard — et bien choisis, conviennent parfaitement au ton de ce roman policier, gai, sans subtilités ni complications inutiles, qui comblera de joie filles et garçons de 9 à 12 ans.

Béatrice CLÉMENT

BLYTON (Enid)

LE MYSTÈRE DU CAMP DE VACANCES. Illustrations

de Jacques Fromont. [Paris] Hachette [1964]. 189p. ill. 20.5cm. (Coll. *Idéal-Bibliothèque*, no 262) Relié.

Pour jeunes

Les cinq jeunes détectives qui ont percé le mystère du pavillon rose s'efforcent, ici, d'éventer celui de la disparition du petit prince Bongawah. On retrouve M. Groddy, policier naïf et pataugeur, que les enfants devancent toujours dans la découverte des indices et la capture des bandits. Bien que ce pauvre Groddy ne figure pas à son avantage, l'auteur a le bon esprit de s'interdire tout ce qui risquerait de diminuer réellement l'idée d'autorité dans la pensée des jeunes lecteurs.

Que Fatty porte toujours la casquette et la vareuse de son collègue, soit; mais n'est-ce pas un peu ridicule de voir (dans les deux volumes, et peut-être dans d'autres de la série) Daisy immanquablement vêtue du même chandail violet, Betty de la même robe rouge?

Lecture agréable et gaie pour filles et garçons de 9 à 12 ans.

Béatrice CLÉMENT

REBOUL (Antoine)

POUR QUE LA NEIGE RESTE BLANCHE. Grand prix R.T.F. Illustrations de Xavier Justh. Paris, Editions Magnard [1963]. 155p. ill. 21cm. Relié.

Pour jeunes

Ce grand prix de la radio-télévision française nous ramène à la guerre de 1940. D'anciens trappeurs canadiens-anglais, mobilisés, se mesurent aux Allemands, installés sur la côte ouest du Groënland. Les garçons de 13 ans et plus, s'ils acceptent de ne pas toujours suivre le fil des événements (des cartes seraient utiles), s'ils ne se cabrent pas devant l'abondance des mots anglais dont l'auteur truffe son récit, goûteront ces aventures épiques, illustrées par un artiste de grande classe. Ils s'amuseront d'une méprise: on prend le caribou pour un bœuf (p. 8).

On n'hésitera pas à mettre entre les mains même des plus impres-

sionnables cette histoire de guerre: tout y est viril, sain, sans haine, sans détails ni allusion qui risqueraient de troubler le lecteur trop sensible. Les scènes amusantes ne manquent pas; la mort de Graff est émouvante.

Présentation splendide. Nombreux et subtils, les hors-textes en couleurs, les dessins à la plume, les letrines au début de chaque chapitre ajoutent au volume un attrait certain.

Béatrice CLÉMENT

DELAHAYE (Gilbert)

BERNARD AUX CHAMPS. Aquarelles de Michel Tacq. [Tournai, Casterman, 1964.] 19p. ill. 25.5cm. (Coll. *Farandole*) Relié.

Pour enfants

Bien que l'on n'y trouve aucune intrigue, le dialogue donne, à ce documentaire pour tout-petits, la forme d'un conte. La présence des animaux, habilement exploitée par l'auteur, plaira aux bambins. Tandis que maman lira, fiston détaillera les images, conventionnelles, mais qui illustrent bien le texte — sauf les moineaux aux allures bizarres (p. 5) et le chaton gigantesque (p. 17). Gentil album pour les 8 ans et moins.

Marcel CLERMONT

DUHAMELET (Geneviève)

SUR LES PAS DES CROISES. [Bruges] Desclée de Brouwer [1964]. 164p. ill. 18.5cm. (Coll. *Belle humeur*, no 114) Relié.

Pour jeunes

Isabelle et Benoit passent les vacances de Pâques en Terre sainte, mais c'est à bord d'une caravelle d'Air France qu'ils ont suivi les pas des Croisés. Dommage que l'auteur n'ait pas eu l'idée de ne pas tout dire. Elle ne peut se résigner à omettre un seul nom, un seul détail de ce journal de voyage. Le lecteur a l'impression d'avancer à travers un labyrinthe. De sorte que, malgré la présence des enfants (imaginés pour capter l'attention des jeunes), leurs ques-

tions et leurs remarques, on se lasse vite. Et il ne faudrait pas, sur un sujet comme celui-ci, offrir à la jeunesse un récit lassant. Un caractère typographique différent pour les extraits bibliques, et le texte gagnait en clarté. Une mention à propos des quatorze stations de la croix: traditionnelles, mais non articles de foi, et l'histoire gagnait en exactitude. On aimerait au moins recommander ce volume à titre de documentaire à consulter pour les plus de douze ans. Malheureusement, aucune table des matières ne nous guide; les chapitres ne comportent même pas de titre.

Béatrice CLÉMENT

VERITE (Marcelle)

LE MAITRE DE LA BARTHELASSE. Images de René Follet. [Tournai] Casterman, 1964. 188p. ill. 19cm. Relié.

Pour jeunes

Ici, pas d'intrigue. Menus bonheurs, espiègeries et avatars de trois garçons d'une douzaine d'années. Des personnages profondément vrais et séduisants. Un récit qui court et vous retient jusqu'à la dernière ligne. Mais on a l'impression que l'auteur ne s'adresse à personne. Elle écrit, magnifiquement, pour son propre plaisir, et... lise qui voudra! Je recommanderais ce livre aux adultes qui aiment les enfants plutôt qu'aux jeunes. Ce serait tout profit pour les premiers. Pour les seconds? On citerait difficilement toutes les manifestations d'un certain esprit qui mine l'autorité — assez bafouée sans que la littérature de jeunesse s'en mêle — aussi sûrement qu'un mauvais esprit; de celui-ci, même un enfant peut se défendre.

L'auteur saute du présent au passé sans raison, écrit « de toute façon » au pluriel (p. 92), commence une phrase sans la finir (p. 113), multiplie les répétitions de *sons* et ponctue au hasard.

Illustrations fort jolies (mais Garigou est trop jeune et trop fluet sur la couverture): lavis et couleurs splendides sur papier d'une blancheur éblouissante.

Béatrice CLÉMENT



Philosophie

GRIMAUULT (Marguerite)

Kierkegaard par lui-même. [Paris] Editions du Seuil, 1962. 191p. 18cm. (Coll. *Ecrivains de toujours*, no 59)

Religion

ALLEHAUX (A.)

Monitions liturgiques. 4e édition. [Bruges] Biblica, 1963. 216p. 23cm. (Coll. *Paroisse et liturgie*, no 37)

ANDRE (Marie)

Dieu premier servi. Genval, Editions Marie-Médiatrice [1963]. 150p. ill. (h.-t.) 21cm.

BARON (Roger)

Etudes sur Hugues de Saint-Victor. [Paris] Desclée de Brouwer [1963]. 274p. 22cm.

BERTANI (J.)

Le prêtre dans la vie moderne. Notes pratiques pour la vie intérieure et le ministère. Sherbrooke [Apostolat de la Presse, 1963]. 219p. 20cm. (Coll. *Orientations*, no 2)

CARRIERE (Gaston), o.m.i.

Histoire documentaire de la Congrégation des Missionnaires oblates de Marie-Immaculée dans l'Est du Canada. 1ère partie: De l'arrivée au Canada à la mort du Fondateur. (1841-1861). T. III. Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, 1961. 363p. 24.5cm.

COLIN (Marcel)

Joseph, l'homme juste. 2e édition. Genval, Editions Marie-Médiatrice [1962]. 133p. 20cm.

CONCILE OECUMENIQUE VATICAN II

Constitution de la sainte liturgie. De sacra liturgia. Introduction par Mgr Henri Jenny, évêque auxiliaire de Cambrai. [Paris] Editions du Centurion [1963]. 127p. 18cm.

D'ALLAINES (Henri)

Actualité de l'apocalypse. Confirmée par les prophéties. Paris, Editions du Vieux Colombier [1963]. 152p. 21cm. (Coll. *Investigations*, no 34)

DUTHILLEUL (P.)

L'Évangélisation des slaves. Cyrille et Méthode. [Tournai] Desclée [1963]. 201p. 23.5cm. (Coll. *Bibliothèque de théologie*, série IV, vol. 5)

EN COLLABORATION

Catéchèse biblique et liturgique de la conversion. [Bruges] Biblica, 1963. 110p. 21.5cm. (Coll. *Notre catéchèse*, no 10)

EN COLLABORATION

Octave de Pâques. Présentée par J. Aubry, B. Guillard, E. Haulotte, M. Huftier, P. Vanbergen, A. Vanhoye, H. A. J. Wegman. [Bruges] Biblica [1964]. 118p. 21cm. (Coll. *Assemblées du Seigneur*, no 43)

EN COLLABORATION

La paroisse se cherche [Bruges] Biblica, 1963, 160p. 23.5cm. (Coll. *Paroisse et liturgie*, no 59)

EN COLLABORATION

La pénitence est une célébration. [Bruges] Biblica, 1963. 123p. 23cm. (Coll. *Paroisse et liturgie*, no 58)

EN COLLABORATION

Temps de la Septuagésime et du Carême. Présenté par A. Aubry, Ch. Ehlinger, O. Raquez, A. Rose, A. Stévaux, P. Ternant. [Bruges] Biblica [1964]. 106p. 20.5cm. (Coll. *Assemblées du Seigneur*, no 21)

EN COLLABORATION

Troisième dimanche de Carême. Présenté par R. Beauvery, R. Béraudy, D. Dufrasne, J. Gible, J.-C. Guy, A. Roets, E. Verdelle. [Bruges] Biblica [1963]. 101p. 20.5cm. (Coll. *Assemblées du Seigneur*, no 30)

GASNIER (Michel), o.p.

Si tu ne te renonces... Mulhouse, Editions Salvator, 1963. 110p. 19cm.

ILDEBRANDO

L'idéal de l'unité dans l'Eglise. Projet pour la conversion du monde. Traduit de l'italien et adapté par l'abbé Ed. Roland. [Tournai] Desclée, 1963. 152p. 21cm.

MAERTENS (Dom Thierry)

Pour une meilleure intelligence de la prière eucharistique. 2e édition revue et augmentée. [Bruges] Biblica, 1963. 165p. 23cm. (Coll. *Paroisse et liturgie*, no 42)

MAERTENS (Thierry) et VAGAGGINI (Cyprien)

La constitution de Vatican II sur la liturgie. [Bruges] Biblica, 1964, 43p. 23cm. (Coll. *Paroisse et liturgie*, no 65)

MARCOTTE (Marcel), s.j.

Coeur à Coeur. Vol. 5. Montréal, Editions Bellarmin [1963]. 158p. 17cm.

MARCOTTE (Marcel), s.j.

Coeur à Coeur. Vol. 6. Montréal, Editions Bellarmin [1963]. 158p. 17cm.

Pour la rentrée **FIDES** présente

le
nouveau catéchisme
de 1ère année

Approuvé par le Comité catholique du Conseil de l'Instruction publique le
26 février 1964

VIENS VERS LE PÈRE

(initiation chrétienne des enfants de 6 à 7 ans)

- **Livre de l'élève:** 35 illustrations en couleur, correspondant à chacune des leçons. Une page des parents pour chaque leçon.
128 pages relié toile **\$1.25 net**
- **Livre du maître:** 25 feuillets brochés, insérés dans une chemise, contenant des notes pédagogiques et des activités pour chacune des leçons.
392 pages **\$2.40 net**
- **Affiches:** 32 illustrations en 4 couleurs et 3 illustrations en noir seulement. 24" x 30", montées sur carton rigide et vernies.
\$20.00 net

FIDES

245 est, boulevard Dorchester, Montréal

FIDES

Dans le renouveau catéchétique

FIDES présente les livres du R.P. Jacques De Lorimier, c.s.c.

● **Histoire de notre salut (Livre de l'élève)**

A l'usage des classes d'éléments latins ou de 8e année, 256 pages, illustrations en couleurs. **\$2.50**

● **Histoire de notre salut (Guide du maître)**

A l'usage des classes d'éléments latins ou de 8e année, 246 pages. **\$5.00**

● **Histoire de notre salut (illustrations de Frédéric Bach)**

5 de format 7 x 9¼ po. et 11 de format 14 x 18½ po. **\$3.00**

● **L'Église en marche, Tome I (Livre de l'élève)**

A l'usage des classes de syntaxe ou de 9e année. Comprend la matière du premier semestre. Illustrations en couleurs. **\$2.40**

● **L'Église en marche, Tome I (Guide du maître)**

A l'usage des classes de syntaxe ou de 9e année. Comprend la matière du premier semestre. **\$5.00**

● **L'Église en marche, Tome II (Livre de l'élève)**

A l'usage des classes de syntaxe ou de 9e année. Comprend la matière du second semestre. **\$2.50**

● **L'Église en marche, Tome II (Guide du maître)**

A l'usage des classes de syntaxe ou de 9e année. Comprend la matière du second semestre. **\$6.00**

L'ENSEIGNEMENT MÉNAGER AU COURS SECONDAIRE

(8e et 9e années)

*approuvé par le Comité catholique du Conseil de l'Instruction publique le
10 mars 1958*

256 pages 16 photos en hors-texte **\$1.80 net**

L'ENSEIGNEMENT MÉNAGER AU COURS SECONDAIRE

(10e et 11e années)

*approuvé par le Comité catholique du Conseil de l'Instruction publique le
18 mai 1960*

336 pages 24 photos en hors-texte **\$2.25 net**

LA CUISINE RAISONNÉE

approuvé par le Comité catholique du Conseil de l'Instruction publique

- ce manuel s'adresse aux élèves finissantes, futures maîtresses de maison.
- ce manuel s'adresse aux ménagères chargées de l'alimentation familiale.

722 pages 2,500 recettes **\$3.90**

LES CLASSIQUES CANADIENS

*publiée sous la direction de Mgr Félix-Antoine Savard, du R.P. Benoît Lacroix,
o.p. et de MM. Luc Lacourcière, Marcel Trudel et Guy Frégault.*

Textes choisis de notre littérature, présentés par des écrivains connus

Nérée Beauchemin	par Clément Marchand
Elisabeth Begon	par Céline Dupré
Pierre Biard	par Louis Pelletier
Marguerite Bourgeoys	par Hélène Bernier
Brébeuf	par René Latourelle
Arthur Buies	par Léopold Lamontagne
Champlain	par Marcel Trudel
Thomas Chapais	par Jean-Charles Bonenfant
Charlevoix	par Léon Pouliot
P.J.O. Chauveau	par André Labarrère-Paulé
Robert Choquette	par André Mélançon
Laure Conan	par Micheline Dumont
Octave Crémazie	par Michel Dassonville
J.-B. A. Ferland	par Thomas-M. Charland
Jules Fournier	par Adrien Thério
Louis Fréchette	par Michel Dassonville
Frontenac	par Liliane et Guy Frégault
Saint-Denys Garneau	par Benoît Lacroix
Alain Grandbois	par Jacques Brault
M.-A. Lamarche	par Antonin Lamarche
Paul Le Jeune, s.j.	par Léon Pouliot
Albert Lozeau	par Yves de Margerie
Marie de l'Incarnation	par Marie-Emmanuel Chabot
Paul Morin	par Jean-Paul Plante
Lucien Rainier	par Claude Lavergne

96 pages chaque volumes, avec hors-texte, **\$0.75**

La collection : 25 volumes (5 étuis de 5 volumes) **\$18.00**

FIDES

245 est, boulevard Dorchester, Montréal

FIDES

MARIE-ANDRE

La véridique histoire des Carmélites de Compiègne. Préface de Jean Gautier, p.s.s. Paris, Editions Saint-Paul [1962]. 63p. 22cm.

NASH (Robert), s.j.

La religieuse à son prie-Dieu. Traduit et adapté de l'anglais par l'abbé L. Brevet. Mulhouse, Editions Salvator, 1963. 328p. 20cm.

SEMMELOTH (Otto)

L'Eglise sacrement de la rédemption. Traduit de l'allemand par Dom Germain Varin, o.s.b. Paris, Editions Saint-Paul [1963]. 237p. 22.5cm. (Coll. *In Domo Domini*)

SEMMELOTH (Otto)

Parole efficace. Pour une théologie de la prédication. Traduction de l'allemand et notes de Bernard Fraigneau-Julien, p.s.s. Paris, Editions Saint-Paul [1963]. 244p. 22.5cm. (Coll. *In Domo Domini*)

Sub signo Sancti Hyacinthi. La bénédiction de l'église Si-Hyacinthe. Ottawa [s.é.] 1963. 120p. ill. 23cm.

THEROL (Joseph)

L'appel du roi temporel. Paris, Nouvelles Editions Latines [1963]. 250p. 23cm. (Coll. *Itinéraires*)

VEILLET (Raymond)

Pour une attitude oecuménique. Paris, Editions Fleurus [1964]. 75p. 15.5cm. (Coll. *Feuillets de vie spirituelle*, no 51)

Sciences appliquées

GRUMBACH (Dr Raymonde)

Votre bébé. Comment le soigner. Annexe de Dolly Jeannin. Illustrations d'Hélène Bordeloup. [Tours] Mame [1964]. 261p. ill. 20.5cm. Relié.

OLIVER (Raymond) et LONGUE (Edouard)

La cuisine du bonheur. Dessins de Monique Sarlat. [Paris] Casterman, 1964, 285p. ill. 24cm. Relié.

Littérature

ADOUR (Paul)

Le rachat. Roman. Paris, Editions du Vieux Colombier [1962]. 117p. 21cm.

DARTEY (Léo)

Le visiteur de minuit. Paris, Editions Tallandier [1963]. 252p. 19cm.

FINN (Francis)

Tom Playfair. Traduit de l'anglais par C. Chevalier. [Bruges] Desclée de Brouwer [1962]. 240p. 19cm.

JAVELET (Robert)

Camarade curé. Récit. Illustrations de Louis Bernard. Jaquette de Pierre Joubert. Paris, Editions Alsatia [1962]. 284p. ill. 20cm.

MERSENNE (Jacques)

Le soir du bac. [Tournai] Casterman, 1962. 189p. 19cm. (Coll. *Adolescent, qui es-tu ? Série Romans*)

MIROIR (Jean)

L'inaccessible bien-aimé. Paris, Editions Tallandier [1963]. 251p. 19cm.

PREVOST (Alain)

Les amoureux d'Euville. Roman. Paris, Editions du Seuil [1962]. 187p. 20.5cm.

ROLAND (Danielle)

Le grand chataignier. Roman. [Tournai] Casterman, 1962. 185p. 19cm.

SCHLESINGER (Denise)

Ce grand silence blanc. Paris, La colombe [1962]. 28p. 22.5cm.

SERZA (Jean)

Au risque de tout gagner. Amour et sang sur l'Algérie. Roman. Illustrations de Pierre Joubert. Paris, Editions Alsatia [1962]. 252p. ill. 20cm. (Coll. *Rubans noirs*)

STANKE (Alain)

Toges, bistouris, matraques, et soutanes. Choix de textes: Alain Stanké. Montréal, Les Editions de l'Homme [1962]. 158p. ill. 20cm.

TAGORE (Rabindranath)

Amal et la lettre du roi. Suivi de *Chitra*. Traduit de l'anglais par André Gide et Nicole Balbir. [Paris] Gallimard [1962]. 151p. 18.5cm. (Coll. *Du monde entier*)

Histoire

BILLAUD (Auguste)

La petite église dans la Vendée et les Deux-Sèvres (1800-1830). Avec une carte. Paris, Nouvelles Editions Latines [1961]. 654p. 23cm.

ENGEL (Claire-Eliane)

La reine Victoria. [Paris] Editions du Seuil [1962]. 189p. ill. 18cm. (Coll. *Le temps qui court*, no 27)

Biographie

ALZIN (Josse)

Le "Petit Curé". Un saint moderne: le Père Antoine-Marie Pucci. Mulhouse, Editions Salvator, 1962. 151p. 19cm.

ANDRE-DELASTRE (Louise)

Sainte Perpétue et sainte Félicité. Lyon, Editions & Imprimeries du Sud-est [1963]. 144p. ill. (h.-t.) 18.5cm. (Coll. *Saintes Mères et Mères de Saints*)

BASTYNS (Frère Marie-Ludovic)

Le petit Frère André du Canada. Un trouvère de saint Joseph. 3e édition. Genvat, Editions Marie-Médiatrice [1964]. 147p. ill. (h.-t.) 20.5cm.

CHABAS (Yvonne)

Mémoires d'une convertie. Paris, Editions du Vieux Colombier [1962]. 117p. 21cm.

CHAIGNE (Louis)

Saint André-Hubert Fournet ou la Fierté de la Croix. Préface de S. Em. le cardinal Lefebvre. Paris, Editions Bernard Grasset [1962]. 202p. 19cm.

COLIN (Marcel)

La ligne droite. Vie du Frère Alfano (1873-1943). Genvat, Editions Marie-Médiatrice [s.d.]. 151p. ill. (h.-t.) 20.5cm.

DEVETTER-SCHOENFELD (Yvonne)

Au jour le jour. Extraits de lettres d'une convertie. Préface du chanoine Jacques Leclercq. Genvat, Editions Marie-Médiatrice [s.d.]. 93p. 17cm.

COTE MORALE DES NOUVEAUTÉS EN LIBRAIRIE

Beaucoup d'éducateurs, de libraires, et même de bibliothécaires n'ont pas en mains les instruments nécessaires pour se rendre compte, très rapidement, de la valeur morale des ouvrages qui viennent de paraître sur le marché. Aussi avons-nous pensé leur rendre service en publiant, chaque mois, une liste des plus récents ouvrages avec leur cote morale. Pour les ouvrages étrangers, cette cote a été établie après consultation attentive des diverses revues catholiques de bibliographie-conseil, telles que *Livres et Lectures*, les *Notes bibliographiques*, la *Revue des Cercles d'étude d'Angers*, etc. Il se peut cependant que quelques-unes de ces cotes soient, un jour ou l'autre, sujettes à rectification, si, après une étude des ouvrages en question, nous nous rendons compte que la cote donnée par les revues européennes n'est pas adaptée au milieu canadien. Quoi qu'il en soit, nous croyons que les cotes données ci-dessous sont suffisamment sérieuses pour être publiées, sous bénéfice d'inventaire.

- BERIMONT (L.), *Le bois Castiau* B?**
Roman qui évoque les souvenirs d'enfance d'un poète et qui est un tableau pittoresque des années 20 dans le pays ardennais. Attachante figure d'une paysanne illettrée. Quelques notes d'anticléricalisme et des accrocs à la morale feront réserver ce livre aux lecteurs avertis.
- BORDONOVE (G.), *Chien de feu* TB**
Roman qui raconte l'ultime chasse d'un grand veneur, le marquis Esprit de Quatrelys. Beau roman, plein de sève et de poésie, animé d'un puissant sentiment de la nature et admirablement écrit.
- BURGUET (F.-A.), *La narratrice* M**
Roman qui raconte, dans un style haché et obscur, les aventures érotico-sentimentales d'un ménage à trois. Procédé littéraire artificiel et pénible. Immoralité foncière.
- CHRISTIE (A.), *Douze nouvelles* TB**
Nouvelles plus humoristiques que policières. Récits entraînants, d'un humour charmant, et où l'auteur fait montre d'un talent littéraire certain. Lecture de détente très agréable.
- COXE (G. H.), *Chantage en 45 tours* B**
Roman policier. Un avocat véreux enregistré sur magnétophone les conversations que tient un psychiatre à ses clients et vend ensuite ces enregistrements compromettants à un prix astronomique. Intrigue originale. Histoire amusante.
- CRESSANGES (J.), *Le cœur en fête* B?**
Roman. Après une aventure malheureuse, une jeune femme, journaliste, a fui Paris pour s'installer à la campagne. Là elle écrit à son amant des lettres qu'elle n'enverra pas, et où elle tourne le fer dans la plaie. Long monologue assez ennuyeux qui ne débouche sur rien. L'héroïne est sans morale et sans foi.
- DORNES (E.), *Menace de paix* B**
Roman d'espionnage où les thèmes de science fic-
- tion se mêlent aux événements les plus invraisemblables.
- FIARD (J.-C.), *Des raisons pour mourir* B**
Roman policier qui a pour cadre l'Indochine des années 40. Intrigue bien menée. Pour adultes.
- FROST (B.), *Le spectateur est innocent* B**
Roman policier. Une jeune avocate veut sauver à tout prix un client qu'elle croit innocent. Histoire mouvementée, racontée avec talent.
- GENNARI (G.), *Les nostalgiques* B**
Roman. Écrit sous forme de journal, ce roman raconte la vie d'une jeune Russe, engagée comme gouvernante dans une famille de vieille aristocratie terrienne française. Roman d'une densité remarquable qui aborde un grand nombre de problèmes, dont l'écroulement d'une société qui a amené la guerre de 1939. Ouvrage de valeur, dont les conclusions sont parfois discutables. Pour lecteurs cultivés et formés.
- GOUL (R.), *Azef* B**
Roman historique qui a pour cadre l'organisation terroriste révolutionnaire sous Nicolas II au début de ce siècle. Roman intéressant et vivant. Bon document sur un milieu de violence et de haine.
- HURE (A.), *En prison* B?**
Roman autobiographique. L'auteur raconte l'histoire de Noëlle, incarcérée pour avoir émis des chèques sans provision — un délit qu'elle estime sans importance. Ouvrage qui a une certaine valeur documentaire. Le ton de l'auteur — qui porte des jugements définitifs sur tout et sur tous — enlève beaucoup d'attrait à ce livre.
- JACQUEMARD (S.), *L'orangerie* B?**
Roman dont le thème — une amitié particulière dans un couvent de jeunes filles — sert de prétexte à une peinture satirique et caricaturale des religieuses. Oeuvre ambiguë dont la lecture est assez fastidieuse.

- KNEBEL (F.) et W. BAILEY II (C.), *Sept jours en mai* TB**
 Roman qui semble être un roman d'anticipation — l'action se passe à Washington vers 1970 ou 1980 — mais qui évoque l'actuel gouvernement des Etats-Unis avec les problèmes internationaux auxquels il a à faire face. Roman passionnant au suspense bien ménagé. Personnages vivants et émouvants.
- LABORDE (J.), *Le voyage en Sibérie* B?**
 Roman. A l'exposition française de Moscou en 1961, une jeune Française s'éprend d'un journaliste soviétique et devient sa maîtresse. La liaison prendra rapidement un tour tragique à cause de tout ce qui, sur le plan de la nationalité et des croyances, sépare les amants. Roman bien composé et captivant. A réserver aux adultes avertis à cause de scènes sensuelles.
- LA CAPRIA (R.), *Blessé à mort* B**
 Roman. A la veille de quitter Naples et des amis dont la société l'écoeure, un jeune homme évoque les heures qu'il y a vécues au bord de la mer. Roman léger où les personnages sont assez superficiellement étudiés. Très beaux tableaux de nature. Pour adultes.
- LAURENT (M.-F.), *La mer est belle* TB**
 Roman humoristique qui raconte les découvertes d'un couple qui passe ses vacances en Amérique. Ouvrage amusant et satirique, illustré de dessins très vivants.
- LE CLEZIO (J.-M.G.), *Le procès-verbal* B**
 Roman qui raconte les divagations d'un fou. Roman hallucinant qui se recommande par l'originalité du style et de la présentation. Pour lecteurs cultivés et bien équilibrés.
- LINDBERGH (A. M.), *Je promets de t'aimer* B**
 Roman qui se déroule au cours d'une cérémonie de mariage: parents et amis font un retour sur eux-mêmes et s'interrogent sur cette « fidélité » qu'ils ont promis eux aussi de garder. Plusieurs cas, très différents les uns des autres, sont étudiés avec sensibilité et psychologie. Ouvrage excellent qu'on lira avec profit.
- MASSIP (R.), *La bête quaternaire* B**
 Roman qui raconte la vie d'une jeune Française pendant les années où elle attend son mari fait prisonnier en 1940. Roman psychologique, de type classique, profond, délicat, bien écrit, qui intéressera surtout les lecteurs cultivés.
- ORVAL (C.), *Un parfum d'aventure* B**
 Roman d'espionnage. Intrigue bien machinée. Récit qui est une discrète caricature des romans d'espionnage.
- PETIT (E.), *Sang volage* B**
 Roman. C'est la confession d'un homme de quarante-cinq ans qui s'enlise dans la solitude après s'être lassé de ses maîtresses comme il s'est lassé de sa femme. Roman bien écrit, mais qui rend un son amer et désabusé.
- PIVIDAL (R.), *Une paix bien intéressante* B?**
 Contes philosophiques où l'auteur jette un cri d'alarme sur les effets désastreux du progrès. Dieu est absent du tableau pessimiste brossé par l'auteur. Pour lecteurs cultivés et formés.
- REMARQUE (E.-M.), *La nuit de Lisbonne* B?**
 Roman qui a pour thème le sort misérable des exilés allemands. Moins bien réussi que le précédent roman de l'auteur — *Les exilés* — cet ouvrage est cependant fort attachant. L'auteur y présente la détresse des apatrides avec une foi dans l'homme qui ne se dément pas.
- RITZEN (Q.), *L'odeur du temps* B**
 Deux longues nouvelles — *Les musées* et *L'insomnie* — qui font revivre deux amours malheureuses. Oeuvre pleine de délicatesse et de talent où la finesse psychologique s'allie à une grande qualité d'écriture. Pour lecteurs cultivés.
- SETON (A.), *La coulée du diable* B?**
 Roman historique qui a pour cadre la révolution jacobite au début du XVIII^e siècle. Récit touffu et long, romanesque à souhait, mais qui respecte les grandes lignes de l'histoire. Une bonne lecture de détente pour lecteurs avertis ayant quelques notions historiques.
- SONNIER (G.), *Un médecin de montagne* B**
 Roman. Au hasard d'une ascension, deux hommes se retrouvent dans un refuge de haute montagne où ils sont bloqués par le mauvais temps. L'un d'eux, qui est médecin, raconte à l'autre sa vie. De ce long monologue, se dégage une philosophie de l'alpinisme qui plaira aux fervents de la montagne, mais rebutera les autres. Ouvrage attachant quoique écrit dans un style très simple.
- WILKINSON (G.-K.), *Les Guenons* B**
 Roman humoristique qui raconte les tribulations d'un provençal revenu d'Afrique avec 4 guenons dressées à cueillir les olives. Satire du communisme à la manière de *Don Camillo* mais avec moins de verve. Roman de détente.

SIGNIFICATION DES COTES

M C'est-à-dire *mauvais*: livres à proscrire. Les livres qui tombent sous les lois générales de l'Index sont cotés *mauvais*. Tous les livres à proscrire ne sont pas mis nommément à l'Index; il suffit qu'un livre tombe sous les lois générales de l'Index pour qu'on soit tenu, en conscience, de s'en interdire la lecture.

D c'est-à-dire *dangereux*: livres qui peuvent être dommageables à la majorité des lecteurs, soit à cause des implications doctrinales plus ou moins fausses qu'on y trouve, soit à cause de la licence morale qui s'y étale, soit à cause d'une grave indécence dans les descriptions.

B? c'est-à-dire *appelle des réserves*: ces réserves peuvent être plus ou moins graves. Cette cote s'applique à des volumes qui sont sains dans l'ensemble, mais dont quelques pages sont discutables, soit à cause des idées émises, soit à cause d'une certaine indécence dans les descriptions.

B c'est-à-dire *pour adultes*: les livres de cette catégorie n'appellent aucune réserve, mais ne conviennent qu'aux adultes. Quoique irréfutable, un livre coté B pourrait présenter certains dangers pour les jeunes qui n'ont pas l'expérience de la vie.

TB c'est-à-dire *pour tous*: livres qui peuvent être mis entre toutes les mains.

QUELQUES NOUVEAUTÉS INTÉRESSANTES EN LIBRAIRIE



L'espérance, vertu de la route

Une publication de l'Action catholique canadienne, dans la collection *Spiritualité du laïc*. Ouvrage dû à la collaboration de Gérard Pelletier, Jean Martucci, prêtre, Bernard Lambert, o.p., J.-M.-R. Tillard, o.p., Félicien Rousseau, prêtre, Guy Bélanger, prêtre, Gilles Cousineau, prêtre, Gilles Marcotte.

Montréal, L'Action catholique canadienne. 137p. 19cm. \$2.00

La Vie des sciences au Canada français de Cyrias Ouellet

Un historique de la vie des sciences au Canada français: des renseignements sur les principaux centres scientifiques (facultés universitaires, laboratoires d'État ou autres, etc.), sur les sociétés scientifiques (v.g. l'ACFAS), et en général sur l'état actuel de la recherche scientifique chez nous.

Québec, Ministère des Affaires culturelles. 91p. 23cm. \$1.00



L'homme de chair devant Dieu de H. Samson, s.j.

Un nouveau livre dû à l'auteur des *Propos spirituels d'un psychiatre*. "Conçu sous forme de méditations, ce travail nous présente les réflexions d'un clinicien dont la vie de tous les jours est confrontée avec les angoissants problèmes de la chair: "lieu de rencontre" de l'homme avec Dieu et de l'homme avec son semblable.

Bellarmin. 276p. 20.5cm. \$3.75

Évangile et monde moderne de J. Daniélou

Ce livre est une "esquisse d'une morale évangélique à l'usage des hommes d'aujourd'hui, dont le besoin se fait si vivement sentir".

Desclée. 150p. 18.5cm.



La Peinture
moderne
au Canada
français

par Guy Viau

La peinture moderne au Canada français par Guy Viau

Tableau, à deux diptyques, de la peinture moderne au Canada français: *Les poètes du réel* et *Les explorateurs de l'imaginaire*.

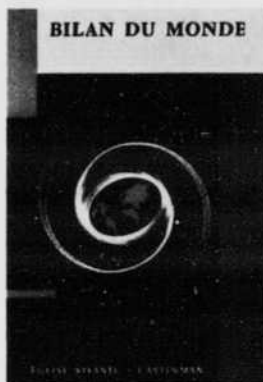
Québec, Ministère des Affaires culturelles. 93p. 23cm. \$1.00

BILAN DU MONDE

Bilan du Monde

Une nouvelle édition complètement refondue, augmentée et mise à jour, de l'"Encyclopédie catholique du monde moderne".

Casterman. 2 vol. 547p. et 943p. 22cm. \$8.55 et \$14.85



LA VIE QUOTIDIENNE



EN NOUVELLE
FRANCE
LE CANADA, DE CHAMPLAIN
À MONTCALM
RAYMOND DOUVILLE
ET JACQUES-DONAT CASANOVA

HACHETTE

La vie quotidienne en Nouvelle-France Raymond Douville et J.-D. Casanova

"Un livre qui retrace une épopée de la France, parmi les plus belles, et qui a survécu aux caprices de la décolonisation." La vie quotidienne au Canada, du temps des Indiens, des missionnaires, des "filles du roi", etc.

Hachette. 268p. 20cm. \$4.65

A la découverte de l'autre de L.-J.-M. Sahuc

Un ouvrage écrit par un auteur qui est à la fois biologiste, psychologue et théologien. Il s'adresse aux adolescents, aux parents et aux éducateurs.

Bloud & Gay. 202p. 19.5cm. \$3.05



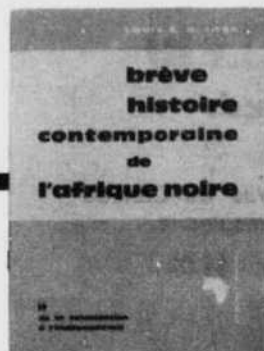
sur l'éducation.

Réflexions chrétiennes sur l'éducation

Un ouvrage écrit en collaboration, où l'on trouve des textes de Guy Bélanger, prêtre, Claude Ryan, Marcel Lefebvre, prêtre, Philippe Carigue, H.-M. Robillard, o.p. et de Son Em. le cardinal P.-E. Léger.

Fides. 169p. 19.5cm. \$2.50





Brève histoire contemporaine de l'Afrique noire de L.C.D. Joos

L'auteur nous livre ici une histoire actuelle de l'Afrique noire, "cette histoire que nous vivons tous et qui conditionne dans une certaine mesure l'avenir des deux continents, si complémentaires et si étroitement unis par la géographie, par leur passé récent, et par leurs langues d'origine ou d'adoption".

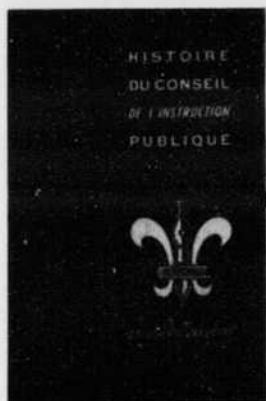
Paris, Editions Saint-Paul. 336p. \$4.80

Histoire du Conseil de l'Instruction publique L.-P. Audet

Histoire du Conseil de l'Instruction publique de la province de Québec, depuis sa création par une loi de 1856, de son organisation en 1859 jusqu'à son remplacement par un Conseil supérieur de l'Education en 1964.

Un volumineux appendice offre une intéressante documentation sur des sujets connexes, documentation qui permet de mieux comprendre l'histoire du Conseil.

Editions Leméac, 346p. 24.5cm. \$6.75



L'essor des sciences sociales au Canada français de J.-C. Falardeau

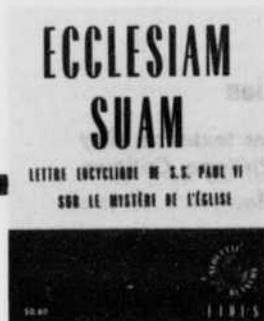
Tableau, en quatre volets, de l'essor des sciences sociales au Canada français: 1. les précurseurs du XIXe siècle; 2. la première phase du XXe siècle; 3. les débuts institutionnels durant les années 1930-1940; 4. la situation actuelle et les orientations d'avenir.

Québec, Ministère des Affaires culturelles, 1964. 65p. 23cm. \$1.00

Enfants de ma patience de Franz Weyergans

Un écrivain nous communique l'essentiel de sa vie — la vie d'un homme qui a un métier, une femme, des enfants, une maison. Un livre d'affection et de méditation.

Editions universitaires. 177p. 18cm.



Ecclesiam Suam de S.S. Paul VI

Le texte de la récente encyclique du Souverain Pontife.

Fides. 108p. 16.5cm. \$0.60

L'écrivain vu par Julien Green

F. René

La production littéraire est chaque année plus abondante, les prix se multiplient et les œuvres pullulent. Et pourtant on peut déjà affirmer que la plupart de ces œuvres sombreront dans l'oubli. Le temps se charge de faire un tri impitoyable et les épaves sont infiniment plus nombreuses que les œuvres durables. Tout au long de sa vie, comme en témoigne son *Journal*, Julien Green s'est penché sur ce problème de la survie des œuvres littéraires. Il s'est efforcé d'en déceler les signes; au travers de plusieurs témoignages occasionnels il laisse entrevoir son point de vue sur la véritable création littéraire.

La vérité est d'ordre intérieur

Une personne naïve et bien intentionnée me demandait aujourd'hui s'il existe des règles pour écrire un bon livre. Je lui ai répondu que je n'en connaissais qu'une, qui est de croire fortement à ce qu'on écrit. Et j'ai beau chercher, je ne trouve que cette règle-là qui vaille pour toute œuvre littéraire. La vérité est avant tout d'ordre intérieur. L'erreur est de croire qu'elle peut se trouver tout entière au-dehors de nous-mêmes, dans l'observation fidèle de la vie.

Que l'écrivain n'écrive que lorsqu'il a quelque chose à dire, cette vérité paraît élémentaire mais elle est peu respectée. Elle entraînerait cependant une réduction énorme de la quantité de la production littéraire. Il vaut mieux se taire plutôt que d'écrire un livre qui ne soit pas nécessaire. Il faut comprendre le mot nécessaire dans le sens d'une délivrance pour l'auteur. « Les seuls livres qui comptent sont ceux dont on peut dire que l'auteur serait mort étouffé s'il ne les avait pas écrits », affirmait Green en 1956. L'observation minutieuse de la vie telle que la comprennent les réalistes n'apporte pas la vérité et ne permet pas cette délivrance car son objet est hors de nous. Elle distrait de l'essentiel qui est en nous. Décrire objectivement le monde extérieur est un divertissement que ne se permet pas l'écrivain

soucieux de vérité. Naturellement le monde extérieur peut entrer en relation avec moi et faire partie de ma vérité. Je puis alors l'envisager subjectivement et l'exprimer dans cet éclairage particulier. Il perd alors son caractère superficiel et provisoire et participe à la profondeur et à la permanence du moi. Le monde extérieur ne peut accéder à une forme d'intemporalité que par cette introduction dans ma subjectivité.

La tentation des mots

Faute de se soumettre à cette ascèse de la vie intérieure l'œuvre risque de s'évaporer dans l'inconsistance.

La pauvreté de la littérature actuelle s'explique par le fait que trop de jeunes écrivains inventent des histoires derrière lesquelles il n'y a rien. Une épaisseur manque. Cela n'est pas dû à leur peu d'expérience, car ils pourraient avoir l'intuition d'une vérité, mais ils n'ont pas de vie intérieure (je n'entends pas la vie religieuse). Ils parlent de ce qui ne les regarde pas.

La tâche de l'écrivain est astreignante et il est rare qu'il ne se laisse tenter par la paresse du métier. Il est plus reposant de construire des phrases bien balancées que d'arracher du fond de soi-même une part de sa substance. Le vrai lecteur ne se laisse pas berner car il est soucieux d'essentiel autant que l'écrivain. Le lecteur superficiel par contre demande qu'on le distraie agréablement et il trouve beaucoup d'amuseurs, pas trop regardants, ni pour leur vie intérieure ni pour celle du lecteur.

Le véritable écrivain doit rejeter toutes les formes de mensonge de la littérature conventionnelle. La plus grande tentation et la plus fréquente consiste à se laisser guider par les mots et à chercher en eux la vérité.

Les mots quelquefois s'assemblent comme d'eux-mêmes et forment des images qui peuvent avoir un certain air de vérité auquel le mauvais écrivain et le lecteur inattentif se laissent prendre.

Je ne suis pas comme les écrivains qui peuvent inventer à volonté, sans rien voir, qui inventent par le secours des mots, non des yeux de l'esprit (et cela se sent à la longue).

On retrouve périodiquement cette tentation littéraire qui porte à compenser la pauvreté du fond par le brillant de l'esthétique formelle. Paul Valéry n'a pas été entièrement exempt de ce travers. Il laisse poindre sa condescendance pour un tel esthétisme dans les lignes suivantes :

« La plupart des lecteurs attribuent à ce qu'ils appellent le *Fond* une importance supérieure à celle qu'ils nomment la *Forme*. Quelques-uns, toutefois, estiment audacieusement que la structure de l'expression a une sorte de réalité tandis que le sens ou l'idée n'est qu'une ombre [...] Ils considèrent dans les formes et l'élégance des *actes*, et ils ne trouvent dans les pensées que l'instabilité des événements. »

La vision

Cette alchimie verbale est fort éloignée de la nécessité profonde que Julien Green recherche à l'origine de toute expression. Il ne nous parle pas de *Fond* mais de vision. Le fond fait penser à une œuvre purement intellectuelle; or le roman n'est pas un produit de l'intelligence seule mais une émanation de tout l'être. L'expression ne peut naître qu'au-delà de la vision.

La vérité de vision demande un effort beaucoup plus rude, une espèce de don de soi. Il ne suffit pas d'écrire par exemple: « Elle recula devant ce regard ». Il faut, par le dedans, voir ce que ces mots décrivent. Autrement la phrase qui viendra ensuite sera moins vraie (c'est-à-dire qu'elle n'aura pas le son de la vérité intérieure, qui est la seule vérité), et la phrase qui viendra après celle-là encore moins vraie, et ainsi de suite jusqu'à ce que l'auteur se soit ressaisi.

Il n'est pas toujours aisé de déceler ce moment subtil où l'expression s'éloigne de la vision et commence à suivre ses lois propres. Une cloche ne révèle sa fêlure que lorsqu'on l'ébranle. Si on s'en tient à un examen superficiel on ne voit pas en quoi elle se distingue de celle qui est intacte. Il faut une analyse minutieuse de la texture même du métal par des procédés scientifiques. Nous nous trouvons dans la même situation en présence d'un texte. Il existe une approche intuitive au-delà de toute analyse qui fait retentir l'accord au fond de nous-même et nous révèle la qualité et la justesse du message. Il faut pour cela que la pureté de l'écrivain s'accorde à une pureté égale chez le lecteur. La lecture à ce niveau s'assimile à une certaine liturgie, la liturgie de l'amour qui est la préparation à une communion. Il n'existe aucune règle pour y atteindre, c'est plutôt à une forme d'ascétisme qu'il faudrait faire ap-

pel, un ascétisme qui exige une sincérité personnelle totale.

Une autre voie s'ouvre pour le linguiste fervent, une voie plus scientifique, plus tortueuse peut-être, mais aussi très efficace, celle des convergences linguistiques. Elle permet grâce à un examen minutieux et quasi mathématique de révéler la cohérence dans l'emploi du vocabulaire, des structures, des images... Si l'œuvre ne s'édifie pas sur une vision interne forte, des écarts apparaissent fréquemment comme des moments de distraction chez un écrivain débordé par les mots.

L'élan initial

Il faut donc, pour qu'une œuvre résiste, trouver à son origine un élan initial et saisir tout au long l'irrésistible poussée intérieure qui lui donne sa consistance.

Comme on sent bien à la lecture qu'un livre est nécessaire ou qu'il ne l'est pas, et non tant au lecteur qu'à l'auteur même ! L'élan initial est-il assez fort pour porter le récit jusqu'au bout ? Il faudrait qu'à chaque page on eût l'impression d'une irrésistible poussée intérieure; au lieu de quoi, le plus souvent, on éprouve le sentiment d'un pensum dont l'auteur se débarrasse parce qu'il lui faut un certain nombre de billets de banque. Il arrive que le livre au début subit cette impulsion mystérieuse qui vient du dedans, mais qui perd de sa vigueur en cours de route et cesse tout à fait, alors que le livre, lui, continue comme il peut. Ces mots inertes dont on couvre les pages, ces longues phrases de paresseux pressé d'en finir... J'ai toujours eu la plus grande méfiance à l'égard d'un livre trop long, parce que c'est souvent le signe d'un manque d'énergie et non, comme on le croit, la marque d'un grand labeur.

Cette conception de l'œuvre littéraire est évidemment exigeante pour l'écrivain, il ne peut jamais abandonner la barre, se laisser aller au caprice du vent et de la fantaisie.

Il existe une vérité à laquelle il faut atteindre à tout prix, celle qui est au cœur de tout homme venant en ce monde. Ce n'est pas une vérité de roman, ce n'est pas cet air de vraisemblance qui fait crier d'admiration les amateurs. Non, pour trouver la vérité, il faut travailler contre soi-même, contre sa pente, contre les facilités que donne l'habitude, contre le succès, contre le public; il faut supprimer toutes les pages où l'amusement du lecteur est le seul objet en vue. Les mots forment une sorte de courant qu'il faut sans cesse remonter; qui cède à leur entraînement va droit à l'échec, car il devient impossible, après avoir longtemps abusé des mots, de leur faire dire la vérité.

Le métier d'écrivain exige une rigoureuse discipline de travail. Green reconnaît que: « Ecrire quand on en a envie est le meilleur moyen de ne jamais faire son œuvre, de passer à côté de son œuvre. Il y a, en effet, des ruptures de contact qui sont irréparables ». Il rapporte également ce témoignage de Baudelaire: « L'inspiration est décidément sœur du travail journalier ».

Le livre sous-jacent

On ne peut céder à la tentation de tout dire dans un roman. Le livre pressenti, « sous-jacent » comme dit Julien Green, est plus important, mais combien il est difficile de le faire comprendre sans l'écrire. On retrouve ainsi cette règle sage pour tout écrivain: supprimer plutôt qu'ajouter. Valéry exprimait cette vérité sous forme de boutade: « Entre deux mots il faut choisir le moindre ».

Réfléchi de nouveau à ce problème des phrases entre lesquelles il faut choisir, celles qu'il convient d'écartier mais dont la présence doit se faire sentir, tout ce livre sous-jacent, non écrit. Le défaut de beaucoup d'écrivains d'outre-Atlantique est précisément de vouloir l'écrire. La plupart d'entre eux ne choisissent pas.

Il ne s'agit pas seulement de choisir le mot le plus concis ou la formule la plus lapidaire, il faut laisser subsister sous une forme plus secrète tout ce que l'on supprime. Le vrai lecteur d'une telle œuvre doit être entraîné à lire au-delà des mots, à sentir les forces occultes qui meuvent les personnages bien souvent à leur insu. Il est difficile d'exprimer avec l'impudeur d'un mot tout ce qui est indicible en nous mais que l'on sent pourtant d'une manière à la fois confuse et forte. Très souvent les mots tuent la réalité de façon impitoyable, ils délimitent clairement ce qui est imprécis, ils cernent ce qui est aussi complexe et flou que la vie.

Il arrive qu'en nommant les choses on les frappe en plein cœur d'un coup irrémédiable.

Au-delà des mots une réalité plus mystérieuse doit naître à l'insu presque des personnages et de l'écrivain.

Je voudrais, dans mon livre, montrer la progression pour ainsi dire souterraine de l'idée du crime chez Eliane. Elle se croyait douce et bonne, et elle découvre peu à peu qu'elle est violente et injuste.

Le livre, organisme vivant

Comme l'auteur, qui s'identifie réellement à eux, les personnages font des découvertes imprévues au cours même du récit. Ils vivent une vie indépendante, autant que certaines parts de nous-mêmes qui échappent au contrôle clair de notre raison. Comme tout homme,

mais de façon plus intense, l'écrivain vit des vies multiples qui s'incarnent dans tel ou tel personnage. Ces divers personnages, émanations de l'écrivain, se heurtent et réagissent comme des êtres humains indépendants. L'évolution d'un roman conçu de la sorte est littéralement imprévisible.

Dans un passage très curieux Julien Green nous fait part de ce phénomène mystérieux de l'œuvre qui vit en dehors de lui et selon ses règles propres. Il parle du roman *Le Visionnaire* dont le seul titre est déjà significatif:

Mon livre a complètement déraillé. La locomotive est devenue folle. Mais aussi le déraillement est-il récompense des très longs voyages. J'y avais droit.

Voici les changements que ce livre a subis depuis que je me suis mis en tête de l'écrire. 1^o Il devait être tout entier de la main de Marie-Thérèse. Pour éviter d'en faire un récit monotone, je décidai, vers la fin du premier tiers, de donner la parole à Manuel, sans changer le plan général du livre. Il arriva toutefois que Manuel, n'étant pas Marie-Thérèse, modifia ce plan à son gré (or j'aime bien mieux que le plan meure et que les personnages vivent). L'idée du château lui vint. Ce château ne pouvait être imaginé que par Manuel et les événements qui s'y déroulent ne pouvaient être racontés que par lui seul. Si Marie-Thérèse eût continué le récit à la place de Manuel, elle eût donné aux événements sa couleur propre (mais eût-elle pensé au château? Je ne le crois pas). Par conséquent nous aurions eu des péripéties fort prosaïques et il valait mieux que le récit tombât aux mains d'un exalté comme Manuel; 2^o le château est un lieu imaginaire. Je n'ai compris cela que tout à l'heure, pendant une promenade aux Champs-de-Mars. Jusque-là j'avais cru que Manuel s'était vraiment présenté comme jardinier dans un château des environs (car il fallait, pour les nécessités du récit, qu'il s'éloignât de Marie-Thérèse pendant plusieurs mois). Mais comment a-t-il pu imaginer cette longue histoire. Dans son délire. Quel délire? Il est donc si malade? Il est si malade qu'il va mourir. 3^o Primitivement, il devait revenir chez sa tante, après avoir passé près d'un an dans ce château, et retrouver sa cousine mais si changée (je veux dire par là jeune fille, après avoir été petite fille) qu'il ne la désire même plus et que, sous le coup de cette déception, il se tue. Histoire bien plate. Quel bonheur d'avoir compris à temps que le château n'existait pas!

D'autres extraits font allusion à ce même phénomène:

Mon livre avance passablement. De petites circonstances naissent les personnages. Ces personnages, je découvre leur caractère peu à peu. Comme un plan me gênerait ! (Il s'agit de Léviathan.)

Il arrive quelque chose à mon livre (Le Malfaitteur), je ne sais quoi, mais il m'inquiète; et, d'une manière impossible à exprimer, je devine qu'il le sait et s'en réjouit.

Le romancier doit donc s'identifier avec chacun de ses personnages et faire en sorte que chacun d'eux soit lui-même, ou du moins une part de lui-même. « Voici la vérité sur ce livre (*Léviathan*): je suis tous les personnages. »

Les personnages ont donc pour mission d'expliciter ce qui, dans l'écrivain, n'est pas clair. Une telle conception du roman exclut l'idée d'un plan a priori. Comme un organisme vivant, l'œuvre se développe, modifie ses structures... Cet organisme vivant n'est autre que l'écrivain lui-même:

J'écris ces choses parce qu'elles expriment une partie de la vérité que je porte en moi et qui est ma vérité, mais elles me pèsent et je les déteste. Tout cela passera d'une manière ou l'autre dans le roman que je suis en train d'écrire.

L'œuvre apparaît donc comme une délivrance de quelque chose qui est en nous et que l'on rejette. Il serait ridicule de vouloir identifier l'écrivain avec son œuvre mais elle fait partie intégrante de lui-même.

Mon dernier roman (Le Visionnaire) est le plus extravagant de tous ceux que j'ai écrits jusqu'à ce jour, mais si je ne mettais pas cette folie dans mes livres, qui sait si elle ne s'installerait pas dans ma vie ? Ce sont peut-être mes livres qui m'ont permis de garder un semblant d'équilibre.

Le romancier en moi n'est autre que le fou que j'aurais été peut-être si je n'avais pas écrit de romans. Sans doute, j'exagère un peu, mais mon équilibre, je le dois à l'encre et au papier.

L'œuvre comme une végétation folle prend ses racines dans la partie la plus obscure de son âme. L'écrivain assiste presque comme un spectateur à la croissance parfois hideuse et qu'il sait être puisée en lui-même.

Le romancier est pareil à un éclaireur chargé d'aller voir ce qui se passe tout au fond de l'âme. Il en revient et raconte ce qu'il a vu. Jamais il ne reste à la surface et il n'habite que les régions les plus obscures. Telle est mon expérience. Je conviens qu'elle n'est pas nécessairement celle des autres romanciers.

Cette position vis-à-vis de l'œuvre littéraire, du roman en particulier — et que Julien Green reconnaît ne pas être nécessairement celle de tous les écrivains — explique le caractère particulièrement sombre de son œuvre. Il est visible qu'à travers toute son œuvre il a gardé à la fois une fascination et une horreur instinctives pour les réalités sexuelles. Il tente indéfiniment de se débarrasser de cette blessure qu'il sent au fond de lui-même, cette déchirure entre le chair et l'esprit. Son dernier ouvrage *Partir avant le jour* ne doit-il pas être considéré comme la dernière étape de ce long calvaire ? Une fois la cause du mal mise en pleine lumière, il n'y a plus, semble-t-il, de raison de tenter un exorcisme par le truchement du roman. L'histoire nous dira s'il en est bien ainsi.

Le roman sert d'exutoire à la part ténébreuse de l'écrivain mais la face lumineuse s'épanouit dans son *Journal*. Il est donc nécessaire, pour bien comprendre Julien Green, de lire et ses romans et son *Journal*. Le problème de la foi par exemple n'apparaît pas dans ses romans mais il est continuellement présent dans son *Journal*.

... Pensé à cela ce matin à propos des rapports qui peuvent exister entre le roman et la foi. L'idée d'écrire des romans apologétiques a quelque chose d'horifiant à mes yeux. J'aimerais mieux ne plus jamais écrire que de fabriquer une œuvre d'imagination qui tende à prouver quoi que ce soit.

*Je n'ai jamais pu mettre ma foi dans les livres, sauf dans le pamphlet du début; indirectement dans *Moïra*; dans le personnage d'Agnel de Minuit, et bien entendu dans *l'Ennemi*. Je ne sais pourquoi c'est ainsi, je ne puis que constater le fait. Il y a ce journal, bien sûr — je n'y songeais pas.*

F. RENÉ

Article paru dans *La nouvelle Revue pédagogique* [P.B.] juin 1964, p. 587-592.

« Écrire une lettre avec beaucoup de soin, avec toute son âme et tout son art si l'on en a un, l'écrire sans en garder copie, en sachant qu'elle sera peut-être égarée par la poste, que si elle n'est mise au panier elle sera probablement détruite par les héritiers du destinataire, l'écrire seulement pour parler à quelqu'un — voilà une manière d'entendre la littérature qui ressemblerait à la magnificence des sculpteurs médiévaux: ils ont ciselé des figures si haut placées dans les cathédrales qu'elles n'existent que pour le luxe, et pour Dieu. »

Henry BARS

(Dans *La littérature et sa conscience*, p. 316)

Faits et Commentaires

En juin dernier, nous apprenons la mort d'un excellent écrivain régionaliste de chez nous, Damase Potvin. Né à la Baie des Ha! Ha! au Saguenay, le 16 octobre 1882, Damase Potvin eut une longue carrière journalistique. Mais son nom restera dans l'histoire des lettres canadiennes, comme écrivain régionaliste. Il a publié une quarantaine de volumes, dont *Le tour du Saguenay* (1920).



Au moins de juin dernier, M. Gustave Thibon obtenait le Grand Prix de l'Académie française. On sait que Gustave Thibon est l'auteur de livres remarquables tels que *Diagnostics*, *L'Echelle de Jacob*, *Le Pain de chaque jour*, etc.

« L'écrivain fait ses livres avec l'expérience de toute sa vie, il n'y a pas pour lui d'autre source. Même les vérités universelles qu'il a dû apprendre comme chacun, il faut qu'il les ait souffertes et épousées et qu'elles aient perdu leur impersonnalité dans l'unicité de son cœur pour qu'il ait le droit de les dire. Mais son expérience la plus féconde est celle qu'il ne dira jamais, celle qui respire doucement en arrière des yeux de son esprit: cette fontaine qui chantait sur une place de Provence, l'inflexion des voix chères qui se sont tues, l'amour qui aurait pu être offert et ne l'a pas été, un instant sauvé du vert paradis, l'humble royaume des choses domestiques. Il lui arrive d'en exprimer quelque chose, par une sorte de grâce qu'il n'attendait plus. Mais ce n'est qu'une étincelle de la nuit transluminescente. Il faut laisser l'amour et la douleur se taire dans la paix de la mémoire: c'est à ce prix seulement que passera, dans la voix de l'écrivain, un peu de leur chaleur et de leur tremblement. »

Henry BARS

(Dans *La littérature et sa conscience*, p. 199.)

Dans le numéro de juillet-août 1964 de la revue *Educatrices paroissiales*, on trouve un excellent article de R.-M. Desnues sur La religieuse à travers la littérature contemporaine. Glanant en connaisseur, à travers la littérature contemporaine, l'auteur dégage les traits essentiels de cette image que donne de la religieuse des livres tels que *Port Royal de Montherlant*, *Les deux moniales d'Anne Huré*, *Au risque de se perdre de Katryn Hulme*, etc.

La revue *Littérature de jeunesse* consacre un article de son dernier numéro (no 156) à l'analyse de l'oeuvre de Claude Cénac, auteur bien connu des jeunes.

Chez Aubier, on annonce la parution d'un ouvrage de grand intérêt: *Réponses aux questions de Simone Weil*. L'ouvrage est dû à la collaboration de quelques théologiens catholiques, dont le R.P. Daniélou.

Le Testament de mon enfance de Robert de Roquebrune vient d'être publié en anglais à Toronto, sous le titre de *Testament of my childhood*.



De Pierre Daninos, un ouvrage humoristique vient de paraître qui a pour titre *Snobissimo: C'est un feu d'artifice de mots d'esprit sur une maladie dont nous souffrons tous à des degrés divers: le désir de paraître mieux que nous sommes*.

René Huyghe vient de publier, chez Hachette, un ouvrage dont le titre est *Delacroix ou le combat solitaire*. Il y retrace la vie profonde de l'homme en méditant sur son oeuvre.

Sous la plume d'Henry Bordeaux vient de paraître le livre *Voyage d'un monde à l'autre, qui constitue le tome X de l'Histoire d'une vie*. Ce livre raconte les mémoires d'un écrivain qui a beaucoup voyagé.



(Suite de la page 28)

pas contraste à cette heure et dans ce lieu où, paré de la gloire de juillet, le visage de la mort disparaissait sous l'épanouissement de la vie ? Jean eut soudain le sentiment que les paroles de Montreuil cachaient aussi une réalité qu'il n'arrivait pas à cerner. Déjà il la sentait vivre et l'envelopper de son odeur de bête de proie que rien ne saurait écarter. Le curé s'était tu, et son silence acheva de réduire Marsan aux abois.

— Vous pouvez parler, dit ce dernier faiblement. Je suis prêt.

L'invitation ne prit pas Montreuil au dépourvu. A vrai dire, il l'attendait, car il avait l'habitude d'un certain silence qui, chez Marsan, prenait valeur de signe, presque d'acquiescement. Laisant de côté tout ménagement, il aborda donc franchement la question. Aucun détail de l'entretien du curé avec Julien Brière et de sa rencontre avec Marie ne fut épargné au vicairé. Tout fut mis à jour, replacé dans son contexte brutal. Montreuil répugnait à remuer cette boue et souffrait d'infliger à Jean pareille humiliation. Mais cela ne l'arrêta pas. Seul le ton brouillé de sa voix trahissait chez lui un effort presque douloureux. Il parla longtemps, posément, mais au prix de quel supplice !

Accablé sous le poids de l'accusation, Jean écouta Montreuil sans mot dire. Il était partagé entre l'étonnement, l'indignation et la honte. Ce qu'il entendait lui était une torture insoutenable, un coup tel qu'il n'arrivait pas à l'accepter. Cette fois, Dieu lui en demandait trop. Une sourde

révolte grondait en lui, l'emplissait d'une clameur de tempête. Il était prêt à tout entreprendre pour se laver d'une aussi basse imputation. Mais il n'était pas question pour Marsan d'appeler Dieu à son secours. Il refusait obstinément de crier vers qui l'accablait à plaisir. S'il laissait parler le curé, ce n'était point par humilité mais par impuissance à trouver les mots qui l'auraient disculpé, par peur de s'enliser et de perdre pied. Le flot boueux lui fermait la bouche, lui coupait tous les chemins de la vérité. Il demeurait prisonnier de ces eaux pourries.

Montreuil parlait encore lorsqu'une mystérieuse accalmie se produisit en Marsan. Sur sa paix détruite hésita tout à coup une aube fragile, menacée. Il comprit qu'il ne lui appartenait pas d'accueillir ou de refuser cet apaisement. Cela ressemblait à une sorte de sursis accordé à sa détresse. Bien sûr, les paroles de l'autre continuaient de le déchirer, de lui écorcher l'âme. Ce qu'il y avait de changé, c'était sa révolte. Elle n'aboyait plus et se couchait déjà en quelque recoin perdu de lui-même. Dans un moment, elle se tairait tout à fait, bête domptée sous la morsure d'une invisible blessure. Une chose échappait cependant à l'abbé Marsan : la raison de cette brusque défaillance. Il était loin de se douter qu'entre sa souffrance et lui venait de s'immiscer à son insu la présence douloureuse de Marie. Déjà celle-ci occupait en lui une place telle que plus rien ne compterait bientôt pour Jean que ce signe de l'Amour bafoué. A travers cet être humilié, le prêtre débouchait insensiblement sur la voie royale de la charité.

Le feu qui ne brûle pas...

« Pour tout ce qui concerne les passions, il est recommandé de ne pas jouer avec le feu : la moindre imprudence suffit à déclencher l'incendie. Dans l'ordre spirituel au contraire, on peut jouer indéfiniment avec le feu sans provoquer la moindre brûlure intérieure : tant d'écrivains et tant d'orateurs consacrent leur existence à ce jeu et leur température secrète, fixée à une confortable tiédeur, ne subit aucun changement. On dirait qu'une cloison réfractaire, ignifuge, interposée entre leur pensée et leur âme, protège celle-ci contre la contagion de la flamme. Ainsi s'expliquent ces deux phénomènes en apparence contradictoires : c'est la grandeur de l'homme de vénérer le feu et les porteurs du feu, d'en exalter l'image idéale (qui ne brûle pas !) et c'est sa misère de ne pas s'allumer au contact du feu.

Gustave THIBON

(Dans *Le Bulletin des Lettres*, 15 juillet 1964, p. 290)

PAUL VI:

Le livre est comme le pain

ROME (CCC) — « Le livre est désormais comme le pain: on veut qu'il soit frais et quotidien », a dit le Pape en recevant les dirigeants et les membres du personnel d'une maison d'édition catholique de sa région natale de Brescia.

« Le problème des nouveautés en librairie n'est toujours pas complètement résolu parmi nous: sans nouveaux livres la pensée ne vit pas aujourd'hui, qu'il s'agisse de la pensée religieuse, qui devrait ressentir moins cette nécessité, ou de la pensée profane. Vous accomplissez ce service avec d'autres, vous exercez cette providentielle charité intellectuelle. Vous pouvez même l'appeler mission et vous faites bien de lui consacrer des énergies de tout genre. »

Index des auteurs

- | | |
|--------------------------------------|--------------------------------------|
| BENOIT (R.), p. 8 | KNEBEL (F.), p. 17 |
| BERIMONT (L.), p. 16 | KUSHNER (E.), p. 8 |
| BERNAGE (B.), p. 12 | LABORDE (J.), p. 17 |
| BLYTON (E.), p. 12 | LA CAPRIA (R.), p. 17 |
| BORDONOVE (G.), p. 16 | LARSEN (C.), p. 9 |
| BURGUET (F.-A.), p. 16 | LAURENT (M.-F.), p. 17 |
| CATHELIN (J.)
et GRAY (G.), p. 10 | LE CLEZIO (J.-M.-G.), p. 17 |
| CHRISTIE (A.), p. 16 | LINDBERGH (A.M.), p. 17 |
| COXE (G.H.), p. 16 | MASSIP (R.), p. 17 |
| CRESSANGES (J.), p. 16 | MERTON (T.), p. 10 |
| CRONIN (A.J.), p. 11 | ORVAL (C.), p. 17 |
| DELAHAYE (G.), p. 13 | PETIT (E.), p. 17 |
| DORGELES (R.), p. 11 | PIVIDAL (R.), p. 17 |
| DORNES (E.), p. 16 | REBOUL (A.), p. 13 |
| DUHAMELET (G.), p. 13 | REMARQUE (E.-M.), p. 17 |
| FIARD (J.-C.), p. 16 | RITZEN (Q.), p. 17 |
| FROST (B.), p. 16 | SAINTE-MARIE-ELEUTHERE
(S.), p. 3 |
| GENNARI (G.), p. 16 | SETON (A.), p. 17 |
| GOUL (R.), p. 16 | SIMON (P.-H.), p. 4 |
| GRELOT (P.), p. 6 | SONNIER (G.), p. 17 |
| HURE (A.), p. 16 | SYLVESTRE (G.), p. 9 |
| JACQUEMARD (S.), p. 16 | VERITE (M.), p. 13 |
| KERRAOUL (B. de), p. 10 | WILKINSON (G.-K.), p. 17 |

LECTURES

REVUE MENSUELLE DE CULTURE ET DE
BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

publiée par le

SERVICE DE BIBLIOGRAPHIE
ET DE DOCUMENTATION DE FIDES

245 est, boul. Dorchester, Montréal — UN. 1-9621

Direction: R.P. Paul-A. MARTIN, c.s.c.

Rédaction: Rita LECLERC

Le Ministère des Postes, à Ottawa, a autorisé l'affranchissement en numéraire et l'envoi comme objet de la deuxième classe de la présente publication.

Abonnement annuel: \$3.00

Le numéro: \$0.30

Publication approuvée par l'Ordinaire

LES TERRES SÈCHES (extrait)

Le lendemain, Montreuil invita Jean à l'accompagner à la promenade. Il l'entraîna du côté du cimetière dont le rectangle vert moucheté de noir et de blanc s'étalait à flanc de coteau, de l'autre côté de la rivière qui traverse Aumont. Marsan aimait cette retraite à l'aspect de jardin paisible et soigné. Dès qu'on en avait franchi la grille d'entrée, le regard embrassait à gauche le cours d'eau aux anses envahies par les joncs, le village blotti dans les arbres, le viaduc du chemin de fer aux piliers moirés de reflets et, fermant l'horizon, l'ourlet sombre des collines. Par ce dimanche après-midi, nul autre bruit que le froissement de l'eau dans les herbes et le chant des cigales dans le ciel blanc ne venait troubler le silence de ce lieu. Les deux hommes dirigèrent leurs pas vers un banc rustique adossé au tronc d'un peuplier dont le feuillage argenté jetait des feux de girandole et bruissait imperceptiblement. Ils s'y assirent et demeurèrent quelques instants silencieux, fascinés par la paix de cet univers à la fois recueilli et parcouru d'un souffle mystérieux. D'au delà de la vie et du temps, une marée obscure déferlait vers eux en un flot lisse et apaisant. Soudain, Montreuil commença de réciter le *De profundis* auquel la voix de Jean prêta bientôt une sorte d'intense gravité.

— Dire que c'est vers cela que nous marchons sans hâte, d'un pas traînant..., fit ce dernier, une fois la prière terminée.

— De quoi parlez-vous ? demanda le curé.

— De cette paix, de ce repos.

— Ce n'est pas cette paix que nous redoutons, mais l'instant qui la précède et nous jette face à l'inconnu.

— Oui, c'est de mourir qui est difficile. Quel homme laissé à lui-même pourrait le faire dignement ?

— Dieu merci, aucun d'entre nous n'est laissé à lui-même, comme vous dites. Il y a Dieu. Toujours !

— Et pourtant, certains meurent seuls, terriblement seuls.

— Méfiez-vous des apparences de la solitude. Elles ne peuvent que nous désespérer.

En disant cela, Montreuil songeait au gouffre qu'il avait côtoyé quelques semaines plus tôt et au bord duquel Marsan l'avait retenu. Il parlait de ce qu'il avait plu à Dieu de lui révéler dans les

ténèbres et l'angoisse. S'il n'était pas encore tout à fait délivré du vertige, il pouvait du moins mesurer aujourd'hui la profondeur de l'abîme. Lui aussi, il avait eu ce jour-là le sentiment d'être abandonné à ses propres forces. Mais à la dernière minute l'ange de l'Agonie lui avait été envoyé en la personne de Jean et, par une sorte de miracle de la grâce, l'avait sauvé du désespoir. Le vicaire comprit que son interlocuteur faisait allusion à cette nuit d'épreuve, mais il évita toute remarque de nature à mettre Montreuil à la gêne. Celui-ci reprit bientôt :

— Où serait la raison de notre espérance si l'Amour n'échappait jamais à nos prises ?

— J'ai parfois le sentiment que je mourrai seul, presque désespéré.

— Si un jour cette épreuve vous est réservée, croyez malgré tout que Dieu vous aime.

— Priez-le de m'épargner une telle épreuve.

— Ni vous ni moi, Marsan, n'avons à dicter à Dieu nos volontés. Nous nous sommes mis à son service une fois pour toutes. L'important est d'y demeurer. Quant au reste, cela ne regarde que lui.

A ces mots, l'émotion ressentie par Jean quelques instants plus tôt se fit plus lourde en lui. Une secrète inquiétude s'éveilla au fond de lui-même et troubla la sérénité dont le comblaient le calme et la lumière de cet après-midi d'été. Il se recommanda à Dieu comme il le faisait chaque fois que l'effleurait l'ombre de la souffrance. Il ne demandait pas d'être épargné, mais d'échapper à la désespérance. Hélas ! quelque chose l'avertissait aujourd'hui encore qu'il ne serait qu'à demi exaucé.

— Il en coûte parfois de garder la parole donnée, dit-il.

— Bien sûr. Mais cela seul compte, je vous le répète. A qui a tout donné, il reste encore la liberté d'aimer ou de trahir. C'est là, pour chacun de nous, le dernier retranchement et la dernière issue.

La gravité de ces paroles contrastait étrangement avec l'exultation de la terre livrée au soleil. On eût dit qu'elles distillaient une tristesse contre laquelle Marsan se défendait maladroitement. Il était peu à peu envahi par le poison des mots de celui dont l'ombre projetée sur le gazon bruissant d'insectes écrasait la sienne. Mais tout n'était-il